

L'Editorial

Ce Wunsch 17 est la première contribution de notre CIG 2016-2018 au bulletin international de l'EPFCL.

Nous avons choisi des contributions de notre Journée Européenne d'Ecole qui s'est tenue à Barcelone le 21 et 22 janvier 2017, sur cette question intéressante "Le savoir du psychanalyste et son savoir-faire".

Nous avons retenu les travaux de deux AE récemment nommés, certains textes de membres du CIG et d'autres textes. Nous n'avons pas encore eu de réunion de notre CIG et nous avons dû prendre des décisions rapidement.

JOURNEES EUROPEENNES D'ECOLE, BARCELONE, 21 & 22 JANVIER 2017, "LE SAVOIR DU PSYCHANALYSTE ET SON SAVOIR-FAIRE"

Ce qui est mis en tension avec ce thème est paradoxal puisqu'il y a le savoir inconscient sans sujet et le transfert qui s'adresse par l'amour au sujet supposé savoir qu'est l'analyste pour l'analysant. Comment cerner le savoir acquis dans une analyse, Lacan ayant joué d'ailleurs de cet acquis sous la forme de "à qui?".

Un psychanalyste doit savoir au minimum ce qu'il en est de la structure et de l'effet du langage, savoir difficile dont, nous dit Lacan, "les psychanalystes ne peuvent s'en entretenir".

Ces textes questionnent la psychanalyse et les limites de la transmission qui malgré tout se fait à la bonne fortune de celui qui entend, sachant que le savoir-faire est non seulement non prédictible mais comme beaucoup de savoir-faire il répond au lieu même d'une impossible garantie et transmission.

Chemin faisant

Marie-Noëlle Jacob-Duvernet

À mon tour de reprendre la question du savoir faire de l'analyste que je préciserai ainsi: la fin de la cure et l'expérience de la passe peuvent-elles modifier la pratique? La passe est un changement certain mais il faut quelque temps pour en prendre la mesure. Le temps aussi de scruter l'expérience pour qu'elle ne "s'insère pas dans l'ineffable" (É, 289¹).

Alors aujourd'hui je dirai que ma pratique s'est modifiée dans le sens d'une confiance. S'est affirmée une confiance patiente qui vise le dire. Celle qui permet de soutenir patiemment le dire.

Le miroir de l'impatience a cédé. De n'être plus prise par le découragement de l'analysant qui s'accable de la répétition de ce qu'il dit, des dits répétés, des dits usés, des dits menteurs. Ce qui se répète pousse certains à l'impatience jusque dans un corps agacé. D'autres, au contraire, peuvent se glisser avec bonheur dans la chaleur du déjà connu. Bien sûr les expériences sont différentes.

Pour moi, c'est le passage de l'impatience à la patience qui vise un dire. Patience et dire vont ensemble et laissent à penser une cure comme le chemin que l'on prend et s'oriente par un faire dire.

C'est donc cela que je vais déplier, le faire dire comme illustration du savoir-faire.

Patience du réel

Qu'est ce que la patience de l'analyste?

Je retiendrai d'abord l'intérêt de Saint Augustin pour la cause, sur cette question de la patience. La cause de la patience lui importe, à nous aussi. Elle doit, précise-t-il, être autre chose que la passion. Sinon elle est fausse, fausse patience, patience passionnée qui n'est que l'envers de l'impatience. On lui donne raison, patience et impatience se confondent quand elles sont toutes deux pleines de passion jusqu'à en souffrir.

Il faut une autre cause pour l'analyste.

Est-ce la patience comme technique? Freud rappelle à maintes reprises la patience nécessaire au praticien de l'analyse. Il le fait quand il s'agit de contrer les dérives sauvages de la psychanalyse naissante et d'établir le dispositif analytique lui-même. Dans les textes rassemblés sous le titre *La technique psychanalytique* et dans celui de 1914, "Remémoration, répétition et perlaboration". Communiquer au patient sa résistance ne suffit pas à lever celle-ci. "On doit laisser au malade, nous dit-il, le temps de se plonger dans la résistance qui lui est inconnue, de la perlaborer... Le médecin n'a alors rien d'autre à faire que d'attendre

1. Dans tout ce volume, les citations de Jacques Lacan prises aux *Écrits* (Lacan, Jacques. *Écrits*. Paris : Seuil ; 1966) et aux *Autres écrits* (Lacan, Jacques. *Autres écrits*. Paris : Seuil ; 2001) sont repérées respectivement par É ou AÉ suivi du numéro de page.

un déroulement qui ne peut être évité et qui ne peut pas toujours non plus être accéléré.” (OCP, XII, 195 2)

Il s'agit là de la patience comme conseil technique, qui n'est pas sans valeur mais n'empêchera pas que le praticien puisse souffrir d'impatience. Il nous faut aller plus loin que l'approche technique comme Lacan l'envisage dans “La direction de la cure”.

L'impatience n'aurait-elle pas à faire avec l'angoisse? Dans “Fonction et champ de la parole et du langage”, Lacan lie l'angoisse à l'opacité d'une action symbolique. Plus précisément l'angoisse de l'analyste est possible lorsqu'il découvre dans l'action qui est la sienne la figure nue de son pouvoir. Lacan parle même d'un effroi qui s'empare du psychanalyste (É, 241).

Mais qu'est ce que ce pouvoir de l'analyste? S'il s'agit de garder le dessus, ce pouvoir n'angoissera pas. Garder le dessus est en soi explicite. La cause dont nous parlions à l'instant, est ici pleine. Et garder le dessus fait partie des trois passions de l'analyste avec l'ignorance et celle de ne pas décevoir.

Trois passions pour une cause pleine qui ne laisse pas place à l'angoisse.

Par contre, le pouvoir de l'analyste comme figure nue renvoie à autre chose. Il s'agit de la nudité réelle liée à la cause comme ce qui manque. Un réel qui impatientie pour que cesse l'angoisse. Une impatience que l'on peut dire défensive devant l'angoisse.

C'est donc une position à l'endroit du réel qui détermine patience ou impatience. Et je dirais que l'analyste quant à lui s'oriente par la patience du réel.

Ce n'est pas le plein qui fait chemin c'est son creux.

Alors cela nous renvoie au creux de la rainure, celle du dire dont Lacan nous parle dans *Les non-dupes errent*. Le creux de la rainure pour que coule le dire.

Je me suis aperçue par hasard que la patience en langue française est aussi un outil ancien fendu. L'objet s'appelle la “patience à boutons”. C'est une petite planchette utilisée par les soldats, percée tout du long, d'une rainure centrale. Glissée sous les boutons de l'uniforme, elle permet de les astiquer sans salir l'étoffe.

Cela nous évoque les grandes guerres du siècle passé en Europe mais aussi qu'un dispositif fendu, appelé patience, puisse faire apparaître ce qui est visé en le distinguant.

La patience comme outil fait apparaître le bouton. Dans notre champ, la patience de l'analyste a pour but de faire apparaître le réel, d'intensifier ce réel pour qu'advienne le dire vrai. Et que ce dire s'écoule dans la rainure. Quelque chose coule qui n'est pas la vérité et son impatience mais un dire.

Je mettrai également en lien cette patience avec la paix qu'évoque Lacan dans sa “Proposition” de 1967 sur la passe. La paix fait partie des affects de fin cure listés par Colette Soler dans son livre sur ce sujet ³, à côté de l'enthousiasme et de la satisfaction. Sans être équivalent, la paix n'est pas l'enthousiasme, ni non plus se contredire, ils font partie de la série des positivités témoignant d'une conversion de l'horreur de savoir.

2. Dans tout ce volume, Sigmund Freud est cité à partir la nouvelle traduction des P.U.F. (Freud, Sigmund. Œuvres complètes - Psychanalyse. Paris : P.U.F. ; depuis 1988), le passage cité étant repéré par OCP suivi du numéro de tome et de page. L'édition allemande est citée à partir de Freud, Sigmund. Gesammelte Werke. Hamburg : Fischer Taschenbuch Verlag ; 1987, le passage cité étant repéré par GW suivi du numéro de tome et de page.

3. Soler, Colette. Les affects lacaniens. Paris : P.U.F. ; 2011.

Lacan précise dans sa “Proposition” que “la paix [...] ne vient pas aussitôt” (AÉ, 254). Juste précision, me semble-t-il, qui laisse entendre la prévalence de l'enthousiasme dans le temps immédiat de la passe et puis après viendra la paix “qui scelle la métamorphose”.

Faire dire

Continuons avec cette rainure qui laisse apparaître ce qui est visé dans une analyse. Une rainure pour que s'écoule un dire vrai, celui du savoir en tant qu'inconscient.

Mais qu'est-ce que l'analyste peut-il bien savoir faire à l'endroit du dire qui s'écoule dans la rainure? Faire dire est-il un savoir faire de l'analyste?

Nous avons vu la patience qui peut caractériser le désir de l'analyste, une patience du réel. Comment une patience saura-t-elle faire, être un faire? Il me semble qu'elle pourra faire si elle n'est pas une patience immobile, si l'analyste vise un mouvement. C'est ainsi que je lis Lacan à partir de ses nombreuses références au chemin, au frayage de la voie, au mouvement.

Ainsi, je le cite:

“Je ne dis pas progrès, je ne prétends à rien de tel on le sait, mais à un mouvement.” (“Discours à l'AFP”, AE, 279)

“Sur le chemin où le réel en vient au fait.” (*Radiophonie*, AÉ, 445)”

“Ce qu'il y a de réel inscrit le trajet le long du mur de l'impossible.” (“L'Étourdit”, AÉ, 449)

“Le cheminement d'une vérité qui n'éclate en fait nulle part.” (S24, 15 février 1977 4).

La valeur du mouvement est particulièrement explicite dans le texte de “L'Étourdit”. Le dire y est justement défini à partir du mouvement.

L'homme est volte, c'est l'homme-volte qui tourne dans la ronde des discours et imprime un dire. Un dire qui se déduit du mouvement et non de la fixité. Les dits, quant à eux restent immobiles et cumulatifs. Puisqu'ils ne s'oublient pas, ils s'additionnent. Le dire, lui, s'oublie mais permet le mouvement qui n'est autre que longer le mur de l'impossible. Le chemin longe le mur en prenant acte successivement des différentes formes de l'impossible.

C'est ça le chemin qui ne mène à aucune vérité, un chemin qui ne va nulle part mais se prend pour longer le mur du réel et s'y frotter. Frotter le corps le long du mur c'est éprouver les différentes formes d'impossible, les accepter. Le chemin du mur de l'analyse.

Se frotter aux formes d'impossible, à ce que l'on ne pourra pas dire complètement ni de façon consistante, ce que l'on ne pourra pas démontrer. Et puis l'indécidable qui est la forme la plus aboutie de l'impossible excluant toute possibilité de conclusion. L'indécidable comme anti-conclusif radical représente cette faille même du dire.

4. Dans tout ce volume, et quand cette transcription est disponible, le *Séminaire* est cité à partir de la transcription du Seuil. Le passage cité est alors repéré par la lettre S suivie du numéro d'ordre du séminaire (11' pour le séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*), puis du numéro de page. Les séminaires inédits sont cités à partir des sténographies et retranscriptions disponibles, le passage cité étant alors repéré par le numéro d'ordre du séminaire (19' pour le séminaire sur *Le savoir du psychanalyste*) suivi de la date de la leçon. Si la sténographie est préférée la version publiée au Champ freudien, elle est citée selon le même principe.

L'indécidable signe notre irréductible précarité de psychanalyste mais aussi le possible mouvement du dire comme savoir à inventer.

Savoir faire sans trait d'union

Comment l'analyste peut-il montrer alors ce chemin qui ne mène nulle part mais est à prendre? S'agit-il d'ailleurs de le montrer d'un doigt levé? S'agirait-il d'incarner ce que l'on ne peut pas expliciter? Comment l'acceptation de l'impossible peut-elle passer dans un savoir faire?

Je vous propose ceci: il s'agit d'un savoir faire à écrire sans trait d'union, entendez simplement sans le trait typographique pour unir le savoir et le faire. Certes un savoir et un faire fonctionnent ensemble comme savoir faire, mais à écrire sans la béquille du trait d'union. Deux termes qui supportent la séparation, la désunion, tout comme le suppose l'issue de l'analyse.

Ce qui importe dans cette absence de béquille est le déséquilibre produit. Ce qui est sans béquille tombe ou bascule vers autre chose, un autre plan dans l'espace, un autre discours. Ce qui est sans béquille est sans équilibre et sans fixité. C'est ainsi que Lacan parle de l'"imbécillité" (AÉ, 450) dont il reprend l'étymologie latine. "*Imbecillus*" est ce qui est sans béquille.

Alors chaque logique comme chaque discours révèle sa faiblesse, son imbécillité d'être sans béquille ce qui provoque pour chacun sa bascule vers un autre discours. Y compris le discours analytique qui prend place dans la ronde des discours constitutif du dire. Il n'y a pas de métalangage ni du discours analytique ni d'aucuns.

Mais plus que s'intégrer dans la ronde, le discours analytique est moteur du mouvement. Il est moteur précisément parce qu'il n'écrit pas le rapport de signification S1-S2, ni le rapport sexuel. C'est sa particularité qu'il ne faut pas oublier, une force de faire tourner tous les autres discours. Le DA fait tourner à partir d'un point d'absence. Cette impossibilité est sa force.

Alors s'il y a eu l'impatience de la vérité il y aura la patience du réel qui attend l'au-delà de la vérité. Une patience pour faire dire sans la béquille du trait d'union, dire la jouissance qui désunit et va toute seule. La patience du désir de l'analyste.

Cette absence de trait d'union, plus qu'un détail typographique, évoque le consentement à l'impossible rapport qu'il y a dans le savoir-faire et aussi que la psychanalyse est bien un mouvement qui se propage.

Une psychanalyse ne peut pas tout

Elisabete Thamer

Qu'apprend-on d'une analyse ? Qu'une psychanalyse ne peut pas tout. Non, elle ne peut pas nous délivrer de tous nos symptômes, elle ne peut pas non plus nous livrer le fin mot d'un savoir que nous aimerions tant avoir.

Une psychanalyse ne peut pas tout, mais elle peut cependant quelque chose. Elle peut nous débarrasser de certains des symptômes qui nous ont amené jusqu'à elle, c'est certain. Elle nous permet aussi à la fin d'en tirer un bout de savoir, un bout de savoir sur nous-mêmes, sur le sens de notre fantasme, ainsi qu'un certain savoir sur la psychanalyse, sur sa méthode, sur sa visée. Ce que l'analyse peut n'est donc "pas tout" mais ce qu'elle peut n'est pas si mince que cela.

Personnellement, je pense que la fin de l'analyse dépend justement de comment le sujet répond à ce que l'analyse *ne peut pas* lui procurer. Mais comment peut-on savoir ce que l'analyse peut et ce qu'elle ne peut pas, sinon par l'analyse elle-même, dans l'éprouvé du singulier de chaque cure ? Comment peut-on atteindre un savoir sur son savoir, savoir que l'on sait assez pour finir une analyse ? Comment savoir quels sont les éléments de jouissance irréductibles ?

L'histoire de chaque analyse est l'histoire de l'amour de l'analysant pour le savoir. Savoir qu'il imagine pouvoir atteindre par le déchiffrage car il y suppose un sujet, mais, surtout, parce qu'il attend que ce savoir issu du déchiffrage opère sur ses symptômes. C'est en effet le cas pour certains d'entre eux, comme l'attestent les effets thérapeutiques de l'analyse, mais pas de tous. Non, l'analyse ne peut pas tout. Pas moyen de finir une analyse sans savoir quelque chose sur ce qui, même avec une analyse, ne cessera pas.

Si nous juxtaposons deux petites formules de Lacan où il est question du savoir, nous obtenons de façon condensée l'impasse de toute analyse sur ce point, je dirais même l'impasse inévitable de toute analyse, mais une impasse qui est toutefois franchissable. La première, qui définit le transfert, la deuxième, qui définit l'inconscient. Du transfert, Lacan dit que "c'est de l'amour qui s'adresse au savoir" (AÉ, 558) et, de l'inconscient, il dit que c'est "du savoir sans sujet" (AÉ, 376). L'amour transférentiel est ainsi la proie d'une méprise fondamentale, car le savoir inconscient est hors de prise par le sujet.

Si je dis que la psychanalyse ne peut pas tout, cela tient aux limites qui lui sont imposées à la fois par l'outil qui est le sien — la parole —, et par la nature même de l'inconscient que la parole essaie de cerner, de réduire. Outre le fait qu'il soit inépuisable, l'inconscient est un "travailleur idéal", disait Lacan (AÉ, 518), car il n'est jamais en grève; il est aussi réel, c'est-à-dire qu'il excèdera toujours l'effort qu'on puisse consacrer à son déchiffrement, si acharné soit-il. C'est la perspective d'un impossible, qui laisse en cours de route des déçus ou des résignés, qui confondent cette impossibilité avec l'impuissance : la leur ou celle de leurs analystes, pensent-ils. Trop accrochés peut-être au précepte freudien d'un *Wahrheitsliebe* — "l'amour de la vérité" comme le fondement de la relation analytique (GW, XVI, 94).

Comment peut-on donc conclure une analyse, si l'inconscient à interpréter nous voue à une analyse infinie ? Comment sait-on qu'on sait assez pour que l'analyse *satis-fasse* ?

Il me semble que la modification du rapport du sujet au savoir, au savoir qu'il attendait de son analyse est au cœur du dénouement de celle-ci.

Les contingences de mon *hystoire* m'ont contraint rien de moins qu'à "toujours devoir dire la vérité". Cet impératif fut le résultat consenti d'une éducation stricte, agrémentée d'une éducation luthérienne raffermie par moi-même, et qui a sans doute orienté le ton écrasant de ma névrose et les modalités de mon rapport à l'Autre. Pour ceux qui ne le savent pas, dans l'église luthérienne, il n'y a pas de confession, comme chez les catholiques, donc pas de pénitences ni d'absolutions prononcées par un autre. Seul un repentir sincère face à Dieu, sans intermédiaire d'un quelconque clergé, suffit pour être pardonné. Cet impératif de "toujours dire la vérité" atteint son paroxysme dans l'enfance, où faute de savoir si ce que je disais était vrai, je me sentais obligée de dire *tout* ce que je pensais, quitte à en demander immédiatement pardon à celui à qui je m'adressais. Mais seulement, dire ce que je pensais ne garantissait absolument pas la vérité de ce que je pensais. Vous voyez le tourbillon infernal, c'est le cas de le dire.

Si j'évoque cela, c'est pour que vous puissiez mesurer pourquoi je considère que l'effet majeur de mon analyse — celui qui m'a permis de savourer tous les autres, ce fut la réalisation effective de la disjonction entre savoir et vérité. Ce virage-là, je le localise à un moment précis, hors séance mais pas hors analyse et, surtout, pas sans l'analyse.

Dans un instant d'extrême franchise envers moi-même, je me suis demandé: "Sincèrement, après tant d'années d'analyse... et je ne suis pas si bête que ça, je m'y suis appliquée... Qu'est-ce que disent toutes ces années d'analyse et qu'est-ce que j'attends encore d'elle? Je peux en effet continuer à parler pendant des années... Qu'est-ce que je sais au fond de moi-même que la psychanalyse ne pourra pas résoudre?" La réponse à la question posée m'est venue aussitôt, je la connaissais depuis toujours... Lors de la séance suivante, j'annonce à mon analyste: "Je sais une chose. Par rapport à ceci [...], *la psychanalyse* ne peut rien. Il va falloir que je me débrouille avec." Notez bien qu'il ne s'agissait pas d'une insuffisance quelconque *de l'analyste*, mais d'une impossibilité *de la psychanalyse*. Etrangement pour moi, ce ne fut nullement un moment teinté de tristesse ou de résignation, loin de là. Je localise ce moment de vérité-là comme le produit de l'interprétation majeure de l'analyse, comme si l'analyse toute entière avait abouti à une seule et grande interprétation, qui n'aurait pas eu lieu sans l'acte de l'analyste.

Deux rêves sont venus par la suite marquer le virage vers la fin, et c'est sur la nature de ces manifestations de l'inconscient qui se produisent dans ce moment de passe que j'aimerais dire quelque chose.

Dans les témoignages de passe, nous retrouvons souvent des récits de rêves, des mots d'esprit ou des lapsus, qui viennent indexer le moment de passe dans une analyse. Comment pouvons-nous comprendre ces rêves ou ces lapsus qui entraînent la conviction chez le sujet qu'une coupure a eu lieu dans son analyse?

C'est un fait qu'il y a des manifestations de l'inconscient, à la fin, qui demeurent inoubliables pour le sujet. Si inoubliables qu'il peut en témoigner des années après, parfois sans même avoir à recourir à des notes. D'ailleurs, je trouve que la communauté analytique est souvent friande du récit de ces moments, comme si ces éléments-là pouvaient éclairer particulièrement, donner corps, à ce qui se passe dans les fins d'analyse. On guette un rêve, un signifiant, un lapsus, on s'apprête à devoir gloser ou décortiquer un néologisme. C'est à se demander à quoi correspond cette attente de la communauté. Je laisserai néanmoins cet aspect de côté aujourd'hui.

Mon expérience ne fait pas exception. Des rêves soi-disant “particuliers” ont aussi marqué ce moment de passe qui m’a affecté d’une façon nouvelle et durable. Je ne les ai jamais oubliés, encore aujourd’hui, presque sept ans après la fin de mon analyse. Mais qu’avaient ces rêves de si particulier pour avoir eu tant d’efficacité? Qu’est-ce qui les distinguaient des centaines et centaines d’autres rêves racontés au long d’une bonne vingtaine d’années d’analyse? Cette efficacité résidait-elle dans ces rêves eux-mêmes?

Je me suis demandée alors, pour quelle raison l’inconscient de quelqu’un — ce travailleur idéal “qui ne pense pas, ni ne calcule, ni ne juge” (AÉ, 518) — pourquoi livrerait-il tout d’un coup un texte plus révélateur que les autres? Enfin un rêve ou un lapsus qui changerait tout! ?Personnellement, je n’y crois guère. Je pense, j’en suis même convaincue, que si rêves et lapsus inoubliables jalonnent la fin d’une analyse, ce n’est pas parce que l’inconscient du sujet, soudainement, lui aurait livré un matériel exceptionnel, un rêve du genre “grand cru” par rapport à tous les autres qui sont oubliés dans l’analyse aussitôt déchiffrés. Pourquoi, en ce moment précis, l’inconscient révélerait-il au sujet ce que jusqu’alors il lui avait refusé?

Il me semble que si ces manifestations de l’inconscient survenues dans le moment de passe surprennent et affectent autrement le sujet au point d’être inoubliables, c’est parce que de son côté, justement, le sujet *ne les lit plus de la même façon*, voire il ne les lit plus du tout. C’est cela qui est, à mon avis, le plus surprenant, ce qui est absolument nouveau pour le sujet lui-même. Cela peut éventuellement prouver que le rapport du sujet à son propre inconscient a changé. Plus d’associations infinies, plus de bavardage jouissif, plus de libido interprétative. Cela fut le cas pour moi et l’est encore aujourd’hui.

Ne plus aimer son inconscient comme soi-même, cela libère de la libido pour d’autres réalisations dans la vie, mais aussi pour renouveler le lien à la psychanalyse, dans la clinique et dans l’Ecole. Et cela vaut certainement le coup (coût).

Les accidents du psychanalyste

Marc Strauss

Du savoir, qu’il soit psychanalytique ou pas, rien qu’à prendre Lacan et ses références, nous en avons à la pelle — et nous y retrouver nous occupe beaucoup. Mais le savoir ne dit rien du savoir-faire, même s’il en reconnaît l’existence.

On le sait, il y a du savoir-faire avec *lalangue* qui précède le linguiste et le grammairien. Le savoir-faire loge au point d’ignorance, au point où l’Autre ne peut articuler ce qui est en jeu ; il est un plus-de-savoir par lequel chacun traite ce qu’il sait ne pas savoir.

Alors, quand le savoir-faire cesse-t-il de glorifier le sujet, pour devenir une question qui en appelle au savoir ? C’est évidemment quand survient l’accident, le ratage dans le ronron fondamental du savoir-faire. Le savoir est alors supposé le traiter, c’est à dire le réduire à un simple échec, dénué donc de conséquence irrémédiable.

Notre savoir-faire à nous, c’est psychanalyser, c’est à dire en premier de nous dire psychanalystes, avant d’être habilités comme tels par les analysants, et d’opérer.

Quel est alors notre ratage à nous, qui en fait une question actuelle pour notre Ecole, qui donc nous concerne tous ?

Rien de plus simple apparemment que le travail du psychanalyste : qui en effet ne désire connaître le fin mot de son désir, puisque c'est là même ce qui définit le désir, cette maladie parasitaire du parlêtre ?

On ne peut du coup se demander si ce n'est pas le fait d'une défaillance de l'analyste, qu'une analyse ne s'engage pas, ou qu'elle n'est pas menée à son terme. D'autant que, Lacan nous l'a dit, il n'y a de résistance que du psychanalyste. En fait, nous le savons, les analystes n'ont pas tous le même genre de patients, et Lacan nous a dit comment ces derniers se distinguent à partir d'un trait commun entre eux.

Est-ce alors affaire de fantasme ? Dans le savoir-faire du psychanalyste, quelle est sa part ? Est-il vraiment possible de la réduire à rien ? On sait que Lacan a décliné les trois tentations auxquelles sont soumis les psychanalystes, à partir des déviations des plus notoires d'entre eux. La tentation d'occuper la position de la mère complète, que Lacan a qualifiée aussi de pédagogie maternelle ; celle du fils-père, qui revient à l'aide samaritaine ; celle divine, qui revient au magistère absolu. On peut les compléter d'une clinique des analysants qui leur répondent : ceux qui attendent la parole d'une mère complète ne sont pas ceux qui l'attendent d'un fils-père ou d'un dieu. Mais que ce soit de l'un ou de l'autre, l'attente se ramène à la même : être sauvé ; sauvé de la présence d'un manque, ce manque qui tient à la différence radicale qu'instaure le langage entre la mère et le père, entre l'homme et la femme, entre le dire et le dit.

Or nous savons que cette attente de comblement est impossible à satisfaire. Le transfert que nous suscitons ne repose-t-il pas alors sur une fausse promesse, que nous savons telle, donc sur une imposture, voire une escroquerie ? Lacan a insisté de différentes manières sur la dimension essentielle de ce moment constituant du pacte analytique, et il a cherché à en cerner les coordonnées, tant du côté du sujet, que du côté de l'analyste. Ainsi, dans "Fonction et champ de la parole et du langage", il a distingué "les effets constituants du transfert en tant qu'ils se distinguent par un indice de réalité des effets constitués qui leur succèdent".

Mais susciter un transfert, un lien de parole donc, ne nous est pas réservé. Tout lien de parole suppose un transfert, il s'y transfère toujours entre les locuteurs la jouissance d'un objet, avec ce que cet échange suppose de renoncement à sa pleine jouissance. C'est toujours autour de cet objet, gage de l'échange, que les parlants se regroupent, et s'accouplent à l'occasion. Objet phallique bien sûr.

On voit du coup ce que le pacte inaugural du discours analytique a d'original : si tout lien de parole est un transfert, la relation entre analysant et analyste convient de se limiter à la parole, et seulement la parole. Il ne se passera entre eux rien d'autre, aucun objet n'y aura cours que les mots. C'est le pacte que propose l'analyste et auquel le patient adhère, quitte à essayer qu'il n'en soit pas ainsi.

Cela dit, tout pacte commence par se payer de mots, même s'il contient aussi la promesse d'un accomplissement. Nous n'avons que repoussé la question d'un cran : que montre un psychanalyste d'autre que n'importe quel gourou ou directeur de conscience ? Quel est "l'indice de réalité" constituant du pacte qu'il propose ?

Ainsi Lacan ne situe pas le savoir-faire de l'analyste dans le fait de se constituer comme adresse, mais dans la façon dont il use de ce transfert pour conduire un sujet au chemin de son propre désir ; cela, nous le savons, s'il se met, grâce au savoir-faire d'un partenaire du

nom de psychanalyste, à reprendre la question de ce qu'il désire dans le sens d'un : Que me veut-il ? (E, 815)

Quel est ce savoir-faire qui permet d'incarner auprès d'un autre la position maintenue d'une énigme, d'être et rester en position d'oracle, cela jusqu'à ce que la fonction même de l'oracle se dévoile, pour la satisfaction du sujet ? On voit que dire que l'analyste ne veut rien n'est pas suffisant, ne serait-ce parce qu'il se dit psychanalyste d'abord, et cela suffit à indiquer qu'il veut quelque chose. Que veut-il, quel est son un-dire, pour parler comme Colette Soler, s'il ne s'agit pas d'une version déjà répertoriée du fantasme de se sauver en sauvant l'autre ?

Le savoir-faire du psychanalyste procède du savoir qu'il n'a pu acquérir que dans son analyse, même si nous pouvons en apprendre et en répéter la formule : le sujet est soumis au ratage, au ratage de l'Un du rapport, à cause de l'Un de la jouissance phallique.

Quelle est alors la place du ratage pour l'analyste dans tout ce qu'il peut dire quand il s'exprime à ce titre, dès l'énoncé de la règle fondamentale ? Le ratage doit-il être dissimulé, ne peut-il que rester implicite, inaudible ?

Il est temps de rappeler que le ratage est présent dès le pacte constituant : il ne se passera rien que des mots, aujourd'hui et demain. Il n'y aura pas de ratage du ratage, pas de belle histoire vécue, de celles qui nous font rêver au rapport réalisé.

Bien sûr, nous sommes tous au fait qu'il ne doit pas y avoir entre psychanalystes et psychanalysants de belles romances amoureuses. "Jamais de ça avec moi" est un message que nous sommes formés à faire passer avec justesse.

Mais il y a d'autres belles histoires que ces romances. Il y a les belles histoires collectives, celles où ce n'est pas un couple, mais un groupe qui fait un, pour triompher des dangers, et du mal. Une belle aventure institutionnelle, n'est-elle pas la promesse plus ou moins explicite de certaines analyses ? Qu'elle soit gaie ou triste selon les goûts du sujet, cette belle aventure n'est-elle pas aussi fautive que le passage à l'acte amoureux, puisqu'ils reposent tous deux sur le même refus de la division ?

J'interroge là le saut qui sépare la série des pactes singuliers instituant l'analyste, de ce qui le constitue comme didacticien dans le groupe analytique. Didacticiens de fait, a dit Lacan, comme les analystes existent de fait, et il a toujours insisté sur la liberté qui doit présider au choix des uns comme des autres, autrement dit sur l'effet que produit leur savoir-faire sur le tout-venant.

L'historisation analytique peut certes venir à bout des fictions maternelles et fraternelles, et l'analyse peut nous guérir de la tentation du rapport par le sexe. Mais qu'en est-il de l'un dans le groupe ? Il semble moins simple d'y exténuier la troisième tentation que cache la parole, celle du magistère absolu. Elle évoque le dire magistral où Lacan a situé bien plus tard le vouloir de Joyce ; dans les faits elle peut toujours s'insinuer quand un psychanalyste prend la parole et fait état de son savoir.

Nous sommes donc là devant un paradoxe : comment s'engager au nom du ratage non seulement de l'un du couple, mais de l'un du groupe, et néanmoins exister, subsister, se développer comme groupe ? Surtout quand les analystes didacticiens s'offrent comme les leaders de leurs analysants. Question de la "clique", que Colette Soler a évoquée en novembre, et que Lacan a essayé de résoudre à l'EFPP, en dissociant la hiérarchie et le gradus. Essayé, parce que cela n'a pas empêché les scissions répétées. Des scissions qui

apparaissent d'ailleurs aux yeux du public comme un signe, voire la preuve de l'échec du savoir-faire des analystes.

Bref, ne demeurons-nous pas toujours malade du groupe, que nous l'ayons encore trop en amour, ou trop en haine ? Pouvons-nous au contraire ignorer assez ces deux passions, pour savoir ce que l'École peut offrir, et ce qu'il serait vain, voire fautif, d'exiger d'elle ? Ce n'est pas parce que l'École ne nous fait pas un, qu'elle doit nous isoler les uns des autres ; il y a certainement entre ces deux écueils une zone de sécurité possible, pour mieux y laisser jouer le savoir-faire de chacun, non seulement à l'entrée de l'analyse, dans son cours et son issue, mais au-delà dans l'École.

Interpréter, un savoir-faire ?

Patrick Barillot

L'acte analytique suppose au moins deux piliers pour se soutenir :

Le premier, que Lacan appelle le maniement du transfert, et le deuxième qui est l'interprétation, dont il nous dit que c'est un devoir pour l'analyste.

Ces deux axes de l'acte ont-ils le même rapport au savoir du psychanalyste ?

Le premier, le maniement du transfert, ou autrement dit l'analyse du transfert, repose sur l'acquisition d'un savoir spécifique, acquis au cours de sa propre analyse.

Le transfert existe d'avant la rencontre avec le psychanalyste et son ressort réside dans la supposition d'un sujet au savoir. Le transfert ne nous a pas attendu !

Ce à quoi conduit une psychanalyse menée jusqu'à produire un psychanalyste, c'est bien connu, est ce que nous appelons la chute du sujet supposé savoir (SSS).

En effet le psychanalysant, au terme de sa tâche, a destitué le sujet supposé au savoir, et a fini par réduire l'analyste à ce qu'il était dès le départ dans la cure, soit "cet en-soi de l'objet *a*" (AÉ, 375) pour y vérifier la cause de son désir. C'est donc en fonction d'objet *a* que le psychanalyste opère dans l'acte analytique. L'analysant lui ne le sait pas, il croit au SSS.

Mais l'analyste sait-il mieux que son analysant qu'il n'est pas sujet supposé au savoir, mais objet cause du désir et de la demande de son analysant ?

Nous connaissons la réponse : pas nécessairement. De ne pas le savoir ne l'empêche pas pour autant de fonctionner comme analyste.

Cependant il est attendu qu'il le sache, notamment dans les témoignages de passe, dont le dispositif vient authentifier ce savoir. Qu'il le sache est quand même préférable pour savoir à quelle place il opère dans son acte.

L'analyste devrait donc savoir mieux que quiconque, en place d'objet *a*, qu'il n'est pas le SSS et qu'il est voué au désêtre, à savoir son rejet comme objet en fin d'analyse.

Il est remarquable qu'il soit le seul dans son exercice à pouvoir mettre en cause cette fonction du SSS, ce qui le distingue des psychothérapeutes.

Cette remise en cause est certes nécessaire à une pratique éclairée de l'analyse mais il me semble que s'y ajoute une nécessité logique, liée à la structure de l'inconscient comme "savoir sans sujet" (AÉ, 376).

Du savoir sans sujet : qu'est-ce que cela signifie ? C'est un savoir que le sujet ne sait pas. C'est très subversif, cette façon simple de dire cela. Nous fonctionnons, le monde fonctionne, avec cette croyance que, du moment qu'il y a savoir, il y a un sujet à ce savoir. Dès que vous avez une production de savoir, dans tous les registres, même scientifique, ne faudrait-il pas dire surtout scientifique, eh bien la question se pose inmanquablement de qui le savait avant. C'est-à-dire que l'Autre supposé le savoir d'avant est convoqué.

La psychanalyse, à poser l'existence de l'ICS comme savoir sans sujet, va contre cette croyance.

C'est pourquoi, dans son "Compte-rendu du séminaire sur l'acte", Lacan affirme que toutes les logies, philo, onto, théo, cosmo et psycho contredisent l'ICS comme savoir insu.

L'acte analytique est donc une incitation à savoir, dans ce lien de leurre fait à la croyance à ce SSS, mais à savoir quoi ?

Lacan répond : la vérité. En effet, comme objet, l'analysant cause la parole analysante qui vise à savoir la vérité. En témoigne cette quête régulière de nos analysants d'un événement traumatique subi dans l'enfance, attribué à l'Autre qui donnerait la vérité du symptôme. Mais le problème est que celui qui cherche la vérité ne veut pas du savoir. Pour Lacan, c'est soit la vérité, soit le savoir de l'inconscient. C'est sa thèse qu'à trop vouloir la vérité on rate le savoir de l'ICS.

D'où la nécessité d'une destitution du SSS pour approcher le savoir de l'ICS, comme savoir sans sujet.

Cette opération ne se fait pas sans y impliquer la castration.

En effet, au bout de sa tâche analysante, le sujet doit s'être réalisé comme sujet dans la castration (S15, 17 janvier 1968).

Ce qui est attendu de l'analysant aux prises avec la castration, c'est qu'il réalise qu'il n'a pas l'organe de la jouissance unifiante dans sa conjonction avec le sexe opposé. Le sujet doit se réaliser dans la castration en tant que défaut fait à la jouissance de l'union sexuelle (ibid.).

C'est une tâche qui vise finalement à inclure la castration dans le rapport sexuel qu'il n'y a pas.

Il y a un bénéfice très substantiel à cette opération pour l'analysant, ça l'allège de sa croix, "puisque c'est là résoudre ce qu'il représentait comme passion" (AÉ, 380).

*

Deuxième axe, l'interprétation.

L'interprétation, pour se soutenir, repose-t-elle sur un savoir propre à son exercice ? Autrement dit, apprend-on à interpréter ?

A cette question nous avons une réponse précise de Lacan dans son séminaire sur *L'Acte psychanalytique*, quand il nous dit que l'immixtion signifiante, en quoi consiste

L'interprétation, n'est susceptible d'aucune généralisation qui puisse s'appeler savoir. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de clé universelle pour ouvrir toutes les boîtes.

L'interprétation ne relève pas donc d'un savoir acquis mais on le suppose, d'un savoir-faire, voire d'un art.

Demeure la question : sur quoi repose ce savoir-faire ?

La forme de long compagnonnage entre l'analyste et son analysant peut-elle servir d'apprentissage à l'exercice de l'interprétation ?

Il ne me semble pas que la pratique interprétative de son analyste soit une voie d'enseignement de celle-ci, sauf à tomber dans l'imitation. Et l'imitation me paraît vouée à l'échec, puisque l'intervention interprétative n'est pas reproductible. L'adage lacanien, "Faites comme moi, ne m'imitiez pas", s'applique remarquablement bien à l'agir interprétatif. Peut-être, tout au plus le compagnonnage analytique imprime-t-il un style dans l'interprétation.

Si c'est une opération qui doit être à chaque fois réinventée d'un analyste à l'autre, puisque non transmissible, comment s'oriente alors notre boussole interprétative afin que nous ne perdions pas le nord analytique ?

Nous avons la thèse de Lacan : toute interprétation analytique vise à donner à quelque proposition qu'on rencontre dans la parole analysante sa relation à une jouissance (S19', 2 décembre 1971).

Pour nous, analystes, interpréter, c'est toujours viser la jouissance en tant que soumise à la castration. On vise le bénéfice de jouissance du sujet dans ce qui l'affecte, plaintes et symptômes, jouissance à laquelle la parole assure sa dimension de vérité.

Pour cela on procède par déchiffrement de la parole en extrayant certains signifiants du flux de cette parole. On interprète l'inconscient en lisant dans la parole analysante ces lettres — signifiants isolés — extraites des dits du sujet.

La question se pose cependant du lien entre l'interprétation et le savoir du psychanalyste.

Nous disons qu'il n'y a pas de clé interprétative, mais cela exclut-il pour autant le recours au savoir du psychanalyste ? L'interprétation, pour être analytique et non pas psychothérapique, conseillère, nécessite, il me semble, le savoir acquis du psychanalyste.

Sans ce dernier comment interpréter la jouissance phallique, forcément castrée, sans avoir pris soi-même la mesure de la castration et comment se prémunir des mirages de la vérité, qui ne peut que se mi-dire, sans en avoir aperçu sa structure de fiction, voire de mensonge ?

Il n'y a donc pas d'interprétation analytique qui ne concerne le lien à la jouissance dans ce qui se manifeste de parole. Avec cette thèse notre boussole interprétative trouve son orientation par le champ de la jouissance.

Toutefois, dans sa "Postface" au *Séminaire XI*, Lacan nous donne une indication supplémentaire sur la visée de l'interprétation. C'est la demande qui est à interpréter, nous dit-il. A interpréter, donc à lire ce qui s'en écrit ⁵.

5. "Mais la fonction de l'écrit ne fait pas alors l'indicateur, mais la voie même du chemin de fer. Et l'objet (a) tel que je l'écris c'est lui le rail par où en vient au plus-de-jour ce dont s'habite, voire s'abrite la demande à interpréter." (S11', 252)

Cette indication est assortie d'une forme de mise en garde, puisque ce qui est à lire, de cette demande, dans ce que nous en véhicule la parole, ne se situe pas au niveau de ce qu'elle dit, mais au niveau de son dire.

Je me suis demandé s'il n'y avait pas là un déplacement dans ce qui oriente notre boussole, un glissement du champ de la jouissance au registre de la demande.

En effet, focaliser l'interprétation sur le dire de la demande aurait de quoi nous étonner, surtout si on se souvient qu'à l'époque de "La direction de la cure et les principes de son pouvoir" la demande était intransitive, sans objet ⁶, et que l'interprétation portait sur la cause du désir, soit l'objet *a* que la demande révélait en tant que manquant ⁷.

Mais nous n'en sommes plus là, et cette demande dont le dire est à lire, a ceci de particulier maintenant, d'être habitée par l'objet *a* dans sa dimension de plus-de-jouir (S11', 252). La demande n'est plus intransitive, elle est demande de plus-de-jouir.

Ce qui s'écrit, par son dire, est la récurrence de ce qui se demande comme plus de jouir dans la parole analysante.

Quant à l'objet *a*, Lacan en fait le rail par où on en vient à ce plus-de-jouir.

Parler de rail pour l'objet *a*, c'est imagé, mais il me semble que ça nous montre la voie qui se parcourt de l'objet *a* comme cause du désir pour se diriger ensuite vers l'objet *a* comme plus-de-jouir.

Finalement, notre boussole interprétative reste orientée par le champ de la jouissance et ce qu'elle pointe, le nord lacanien, puisque le champ de la jouissance est le champ lacanien, est ce plus-de-jouir qu'emporte la demande, réel qui l'habite, voire y trouve son abri.

L'opérateur analytique

Françoise Josselin

L'homme, nous dit Lacan, ne sait pas faire avec le savoir, il est même condamné par les effets du signifiant à penser débile du fait que le langage ne peut rendre compte des affects de *lalangue* (S24, 11 janvier 1977).

Pourquoi votre fille est-elle muette ? L'important ce n'est pas de savoir pourquoi elle est muette mais de savoir la faire parler. Lacan va se démarquer progressivement de la causalité, celle de la vérité si chère à Freud, pour s'orienter vers les effets du réel de la jouissance d'origine, passant du savoir qu'il réduit à une élucubration au savoir-faire de

6. "Si je le frustre, c'est qu'il me demande quelque chose. De lui répondre, justement. Mais il sait bien que ce ne serait que paroles. Comme il en a de qui il veut. Il n'est même pas sûr qu'il me saurait gré que ce soit de bonnes paroles, encore moins de mauvaises. Ces paroles, il ne me les demande pas. Il me demande..., du fait qu'il parle : sa demande est intransitive, elle n'emporte aucun objet." (É, 617)

7. "L'interprétation — ai-je formulé en son temps — porte sur la cause du désir, cause qu'elle révèle, ceci de la demande qui de son modal enveloppe l'ensemble des dits." (AÉ, 473)

l'inconscient avec *lalangue*, “un savoir qui n'a rien à faire” (S20, 26 juin 1973). La question du savoir du psychanalyste n'est pas que ça s'articule ou pas, la question est de savoir à quelle place il faut être pour le soutenir (S19', 4 novembre 1971).

Alors comment faut-il que l'analyste opère ? Faut-il qu'il soit chirurgien, artificier ou rhéteur pour défaire par la parole ce qui s'est fait par la parole en évitant la pente qui est toujours la grande tentation de l'analyste, celle de devenir un clinicien en oubliant que l'analyste fait partie du transfert, fait partie du clavier de l'analysant, surtout la touche manquante ? Freud en témoigne : en 1926, accusé par Adler que ce rêve des loups est le sien et non celui de Sergueï Pankejeff, Freud demande par lettre à l'homme aux loups d'authentifier son rêve, se retirant ainsi du transfert. C'est une rupture cataclysmique pour ce dernier qu'un désespoir sans bornes envahit dès le lendemain de sa réponse le poussant à une évaluation délirante incessante du degré de mutilation de son nez.

Le sujet est supposé savoir comment opérer. Ce serait cependant tout à fait excessif, nous dit Lacan, de dire que l'analyste sait comment opérer. Pour opérer convenablement, il faudrait qu'il se rende compte de la portée des mots pour son analysant, ce qu'incontestablement il ignore.

Comment faut-il que l'analyste opère pour être un convenable rhéteur (S25, 15 novembre 1977) dans la mesure où l'inconscient ne connaît pas la contradiction ? Il suggère, c'est le propre du rhéteur, c'est-à-dire qu'il n'impose d'aucune façon quelque chose qui aurait consistance, et c'est même pour cela, ajoute Lacan, que j'ai désigné de l'ex ce qui ne se supporte que d'ex-sister. Lacan joue de l'homophonie entre rhétification et rectification pour désigner la tâche première de l'analyste dans la direction de la cure.

En même temps l'analyste opère comme urgentiste de la satisfaction du début à la fin de la cure. Il opère aussi plus comme couturier que comme chirurgien coupant et cousant avec les ciseaux de l'interprétation quand elle joue de l'homophonie et de l'équivoque, pratiquant des coupures transversales, longitudinales dans le tissu opaque de la jouissance dans le but d'opérer traversées et retournements.

Tisserand par ailleurs, il use de son artifice qui est de se faire semblant d'objet, semblant d'être, pour, guidé par la lettre du texte de l'analysant, nouer le fil du “qu'art-dire” (avec une apostrophe entre qu et art) du sinthome qui pourrait lui permettre de trouver son style, de s'autoriser à une transmission qui résonne (on peut saisir la dimension poétique dans certains travaux des AE).

L'analyste n'est cependant ni un homme-orchestre ni un apprenti sorcier. Il est poussé par son analysant à inventer l'acte analytique devant la béance entre l'Imaginaire et le Réel, pour lever l'inhibition à imaginer le R (S25, 8 mai 1978).

Savoir et savoir-faire dans la psychanalyse

Colette Soler

Je mesure la difficulté propre à ce thème.

Pour ce qui me concerne, je suis sous le coup du changement de perspective introduit par Lacan avec le modal du “Qu'on dise reste oublié”. Il suspend toute assertion, ici assertion éventuelle sur le psychanalyste, son savoir, son savoir faire, à l'option ex-sistentielle du dire-acte de celui qui parle. Or, la visée du dire de l'Un-dire sinthome dont j'ai parlé récemment n'est pas prioritairement une visée de savoir, si on en croit Lacan, et sur ce point je l'en crois. Voilà qui suspend toute assertion, soit tout “ce qui se dit”, à la question de savoir ce que veut, en la proférant, l'être qui la profère.

“Savoir du psychanalyste”, Lacan le dit tardivement. Au cours de l'histoire on a beaucoup parlé de l'être de l'analyste, et de ce qu'il doit être avant, et Freud disait cultivé, Lacan, lettré, spécialiste du savoir textuel. *Télévision* évoquait la nécessité de quelque chose comme un don mathématique, les critères éthiques plus essentiels ont été mobilisés, et des termes comme conversion, métamorphose prononcés.

Le savoir du psychanalyste date de 1970.

L'expression réaffirme implicitement le lien de la psychanalyse à la rationalité alors même que les effets de jouissance de l'inconscient comme savoir sans sujet, déjà posé à cette date, semblent ce qu'il y a de plus rebelle à la domestication rationnelle.

Alors en 1970, pourquoi le dit-il ? Et à qui ? Pour une fois, pas au psychanalyste, au moins explicitement, mais aux psychiatres, pas aux psychiatres en fonction à l'époque, mais aux futurs, aux internes qu'il imagine être là. Il y a un message dans ces conférences. Au fond il met ces jeunes psychiatres en garde, à eux qui seront des professionnels de la dite santé publique, ce que le psychanalyste n'est pas, et on sait ce qu'elle devient la santé publique. Il les met en garde donc contre l'oubli, ou la méconnaissance, là où ça parle de la dit-mention de la vérité des sujets, et de leur inconscient, toujours singulière. Contre l'oubli donc de ce que l'analyse atteste de LOM comme il l'écrit, toujours au pied du mur du langage. C'est une sorte d'intervention dans le débat de civilisation, mais dans un style de légèreté qui évite le ton dogmatique.

Il y a un deuxième élément de contexte. Dans son Ecole, ce savoir du psychanalyste apparaît en réplique à ce qui s'y disait à la suite de la “Proposition sur le psychanalyste de l'Ecole” où on peut lire, quant au savoir de fin d'analyse, la formule suivante “savoir vain d'un être qui se dérobe”. Elle marquait que l'inconscient-savoir ne produit pas un savoir sur l'être du sujet, ne suffit donc pas à répondre à la question d'entrée “que suis-je?”. De là était partie chez les analystes de l'époque une vogue de la fin de l'analyse par le non savoir, non savoir qui redoublait la castration sexuelle par une castration de savoir, et ceci, je le souligne, à une époque où les élaborations de savoir de Lacan étaient largement contestées par les mêmes. En réplique, Lacan dénonce une “mystagogie” pour dire que les analystes ne sont pas les grands prêtres du mystère de l'inconscient. Le terme assone avec mystification, et il objecte car la question est “de ce qu'il a à savoir”, le psychanalyste, (“Discours à l'AFP”), expression qui promeut un devoir de savoir : savoir forcément ce qui conditionne sa pratique et les résultats qu'elle peut produire. C'était donc aussi une intervention dans son Ecole. Ce contexte n'est plus, il est même tout à fait inversé, on se réclame aujourd'hui du savoir et pas du non savoir.

Il y a bien une question : que dois-je savoir pour opérer comme analyste ? Mais cette question concerne la fonction analyste et pas un analyste en particulier. C'est donc une question sur la psychanalyse elle-même et sa théorisation dans sa définition lacanienne. Toutes les indications de Lacan sur ce point vont dans le sens de dire qu'il faut à l'analyste un savoir sur la structure, dans sa double définition de structure de langage et d'effet de langage. On connaît la phrase, “ce qu'il a à savoir c'est qu'il y en a un de savoir qui...”, etc.

Je n'y vois pas une raison pour traiter notre titre en le rabattant sur le savoir de la structure. En effet tout ce que nous en avons appris de Lacan ne dit pas quel est, pour chaque analyste, le savoir dont il opère effectivement.

L'autre façon de traiter du savoir de l'analyste c'est de se souvenir que le psychanalyste n'est aucun psychanalyste. S'il y a un savoir nécessaire, pour chaque analyste la question est de comment ce savoir lui vient et quel est le rôle de son analyse dans son savoir propre ? Il faut bien qu'elle ait un rôle, puisque tous sont d'accord pour dire pas d'analyste sans analyse, et que Lacan écrit très tôt "l'analyse, didactique", dans tous les cas, donc. A chaque psychanalyse, on peut demander ce qu'elle a laissé savoir au sujet, ce qu'elle lui a permis de savoir, c'est une des choses que la passe éclaire parfois, pas toujours. Et est-ce ce savoir, si savoir il y a, qui va lui permettre d'opérer comme analyste pour d'autres ?

Le problème concernant le savoir déposé par une analyse, pour chaque analyste, c'est que ce savoir est à peine un savoir. Un savoir dont on "ne peut s'entretenir", comme disait Lacan, qui ne concerne que celui qui parle, qu'il est seul à savoir et nul autre, mérite-t-il de s'appeler savoir ? Ça fait plutôt des analystes des congénères, comme l'écrit Lacan dans la "Lettre aux italiens". Un savoir qui ressemble tellement à une conviction que son statut de savoir est en question. D'autant que dans l'analyse on expérimente un autre pseudo-savoir, la conviction fantasmatique concernant l'objet que l'on pense avoir été pour l'Autre. Lacan a marqué cette difficulté, disant qu'il s'amusait de voir à quel point on s'imagine savoir là où simplement, on croit. Le savoir de la science convient, lui, parce qu'il a des effets réels dont la constatation est à la portée de tous et qui, en outre, bouleversent nos vies. On ne parle d'ailleurs pas tant du savoir des scientifiques que du savoir de la science. Pour les scientifiques, leur savoir se teste au niveau de leurs connaissances et de leur maniement des écritures. Nous disons certes que le savoir de l'inconscient lui aussi a des effets réels, dans le symptôme, mais ces effets sont toujours pour un seul, ils ne sont pas constatables par tous. Pas de test pour eux. On ne peut pas faire passer ce que l'on sait au savoir transmissible, celui qui ressemble à celui de la science. Le dispositif de la passe est construit sur le postulat de cet intransmissible, et comme un palliatif.

On peut faire certes la liste des formules de Lacan au sujet du "savoir acquis" à la fin d'une analyse, et lui-même y met d'ailleurs un point d'interrogation, disant savoir acquis, mais à qui ? De mémoire, je retiens, savoir de la castration, savoir du solde cynique, dans le "Compte-rendu du séminaire sur l'acte analytique". Et puis aussi, à la fin de son analyse, "il sait mieux que personne à quoi elle a réduit celui qui la lui a commandée", et même, autre expression, "il sait être un rebut", il y en a d'autres. Ce sont autant de propos où Lacan a déposé non le savoir qu'il avait, mais le savoir qu'il a construit, lui, en tant qu'il fut un de ces "êtres dont se fait la lettre", selon l'expression de *Encore*. De ce savoir nous nous servons pour parler de la psychanalyse, ici même, et également dans la réception des témoignages de passe mais qui peut dire qu'il en a fait son savoir, je veux dire, le savoir dont il opérera ?

En conclusion donc, je suis réservée sur l'usage immodéré de ce terme. Il n'est pas à oublier, dès lors que Lacan l'a introduit, et dans le contexte, et pour les raisons que j'ai dites, mais il n'est pas non plus à relever comme allant de soi, et encore moins pour en faire la bannière de l'analyste en mal de transmission.

Est-ce à dire que le plus assuré du savoir de chaque analyste se réduise à un savoir-faire ? La question se pose. Là encore si on dit savoir-faire *du* psychanalyste, ce n'est le savoir-faire d'aucun psychanalyste. D'où le risque d'un rabattement que notre titre a produit, de la question du savoir-faire sur ce qui s'est appelé la technique analytique, avec ses règles, plus ou moins explicitées, de ce qu'un analyste fait, peut faire, doit faire, ou ne pas faire, toute une liste : savoir parler sans diriger le patient, savoir faire silence, mais aussi présence, déchiffrer et jusqu'où, interpréter et comment, et avec qui, enfants, psychotiques, etc. Pris ainsi, le savoir-faire nous ramène à une question classique des plus anciennes et où les réponses sont déjà là, car il y a de fait des règles du comment faire qui définissent le dispositif, ce sont des règles à la fois d'abstention et d'intervention, avec parfois des polémiques et des changements notamment sur le dit *setting*. Il s'agit au fond d'un savoir-faire préformé, qui n'est pas sans rapport au savoir que Freud et Lacan ont élaboré concernant l'inconscient et le transfert. Et il vire en outre facilement à la simple habitude. C'est bien ce que Lacan a dénoncé à propos de la durée des séances, et plus tard de façon encore plus critique, quand il stigmatise le psychanalyste fonctionnaire, auto-ritualisé, qui appuie sur les bons boutons de la technique.

Or, s'il y a des règles énonçables, il n'y a pas de règle de l'application des règles, et pas seulement dans la psychanalyse d'ailleurs, et, du coup, toutes ces règles de l'agir du psychanalyste en tant que tel, que l'on pourrait largement déplier, eh bien, elles se creusent d'un gros trou : c'est que l'on ne sait pas ce qui permet à *un* analyste d'appliquer ou pas, et jusqu'où, les règles prescrites, ces règles qui ont inauguré le dispositif freudien et qui se sont étoffées avec les élaborations du savoir de Lacan. Seul ce trou mérite notre intérêt, car c'est là que se loge le vrai savoir-faire de chaque psychanalyste dont notre titre posait la question, qui n'était pas dans mon idée une question sur la technique du psychanalyste.

Comment approcher le savoir-faire non fonctionnaire, singulier ?

Par définition, un savoir-faire c'est un faire dont aucun savoir ne répond, qui n'est pas l'application d'un savoir, différence avec les techniques. C'est vrai aussi pour le savoir-faire, d'ailleurs. Il s'exerce dans des champs différents, et le savoir-faire dans le champ de la parole n'est pas équivalent des savoir-faire pratiques. Ceux-ci s'acquièrent, plus ou moins d'ailleurs, par l'apprentissage et l'exemple. Dans le champ de la parole, c'est-à-dire des liens sociaux, c'est autre chose : qu'il s'agisse du champ de la persuasion, du champ des prosélytismes divers, politiques ou religieux, ou au contraire du champ défini par le discours analytique où l'inconscient est en exercice.

Dans ce champ pour ce qui est du savoir-faire avec les règles du dispositif, c'est sûr, pas de *coach* qui tienne, ça ne se transmet pas, ça ne s'apprend pas. Le savoir-faire n'a de sens qu'au niveau de la singularité opérante et de fait, bien que l'on parle *du* psychanalyste avec Lacan, eh bien malgré ce *du*, personne ne doute que les analystes en acte ne constituent pas une classe, pas même un ensemble, mais une collection de singularités, quelle que soit l'homogénéisation opérée par les références théoriques et institutionnelles. Ils relèvent du pas-tout.

D'où la question : le savoir-faire singulier, est-ce un don de la nature comme le sont les talents — que l'analyse ne change pas beaucoup d'ailleurs, au mieux lève-t-elle des inhibitions ? Est-ce une sorte d'homologue du style, à savoir la chose la plus inamovible, la plus improgrammable, et pourtant tellement déterminante. Ou, est-ce que l'analyse de l'analyste le conditionne, ce savoir-faire, au-delà de la compétence, un peu, beaucoup, jusqu'où ? Enfin, quel est le degré de son incidence dans les effets de l'acte analytique ? A vrai dire, je ne sais pas si vous l'avez réalisé, à l'époque de la conceptualisation de l'acte,

Lacan aboutit à réduire la référence au savoir-faire singulier, puisque la thèse c'est que dans l'éthique de l'acte analytique c'est "la logique qui commande", et si c'est la logique, ce n'est pas le savoir-faire singulier, car la logique c'est pour tous.

Lacan en a-t-il dit quelque chose, du savoir-faire des analystes ? Je ne vois que peu de remarques qui s'y réfèrent directement.

Dans le "Discours à l'EFPP", il précise, l'analyste est "à prendre tel qu'il est", et ça ne lui permet pas de bien faire dans tous les cas de la demande. Voilà une autre notion qui n'est pas le savoir-faire, mais le bien ou le mal faire, qui tient au sujet analyste. Ça définit ce que Lacan a appelé la "compétence" analytique, et ça concerne ce qu'il convient de répondre à ce que l'analysant amène pour rester dans le cadre analytique. Parce qu'au fond qu'est-ce qu'il a à faire, un analyste ? La réponse est fonction de la conceptualisation de l'analyse. Dans la façon dont les lacaniens pensent la psychanalyse avec Lacan, la première chose qu'il a à faire, c'est de se faire cause de la parole de vérité. C'est le premier pas : faire entrer le sujet dans ce registre de la parole nommée association libre, une parole telle que le sujet se désiste de son dire d'intentionnalité, convoquer donc le sujet dit de l'Inconscient et c'est autre chose qu'interpréter, ça en est une condition préalable. Ça passe par la manœuvre du transfert, soit la mise en jeu du désir de l'Autre dans l'interlocution. On pourrait bien parler ici d'un savoir y faire avec la supposition de savoir qu'est le transfert. Il ne s'apprend pas dans les livres, c'est sûr, et là, le lien avec l'analyse personnelle l'est aussi. Ça ne peut pas ne pas avoir de rapport avec l'analyse de l'analyste, et avec le point où elle l'a mené dans son rapport justement au sujet supposé savoir, et au savoir de ce qu'est l'inconscient.

"L'Inconscient est un savoir, un savoir-faire avec *lalangue*. Et ce qu'on sait faire avec *lalangue* dépasse de beaucoup ce dont on peut rendre compte au titre du langage." Autant dire que le premier savoir-faire n'est pas celui de l'analyste.

Savoir-faire avec *lalangue*, l'expression se trouve à la fin de *Encore*, et désigne sans équivoque un usage de *lalangue*, tout savoir-faire étant au niveau de l'usage. Ici, c'est un usage de jouissance, puisque l'inconscient y est défini comme un savoir, et que le savoir c'est du signifiant joui. Lacan a largement explicité que, pour ce qui est de *lalangue*, l'usage de jouissance précède les usages sémantiques et de communication qui ne viennent qu'en second. Pour l'inconscient, comme pour le parlant *infans* d'ailleurs, l'usage précède le fait de savoir (verbe "savoir") : pas besoin du linguiste pour apprendre à parler, pas besoin de l'analyste pour avoir un inconscient dont jouir. Pour l'enfant, quand on demande, est-ce qu'il sait parler le petit, ça veut dire, est-ce qu'il use de la langue ? Et si oui, c'est un savoir-faire, et très singulier, qui fonctionne avant les règles du langage, et qui n'a d'autre loi que celle du bonus de jouissance. Lacan va jusqu'à poser, en 1975, que la structure de l'effet de langage s'origine de là. Autant dire que ce que Lacan nomme le savoir de l'inconscient lui-même, eh bien, c'est un savoir-faire et rien d'autre, soit un savoir user du matériel de *lalangue* pour la jouissance, un savoir jouir en quelque sorte, que le symptôme porte à l'évidence. L'inconscient sait fabriquer du savoir-joui avec la langue. Et chacun est fait de ce savoir-faire qui s'appelle son inconscient, fauteur de symptômes. Le lien entre savoir-faire et jouissance est pour l'inconscient indubitablement établi, me semble-t-il.

Je n'aurais donc pas dû m'étonner, comme je l'ai fait dans un premier temps, quand j'ai lu dans *Le sinthome* que le savoir-faire de l'artiste indique qu'il y a quelque chose dont nous ne pouvons pas jouir, nous les non-artistes, qu'il manifeste une jouissance qui n'est pas la nôtre. Lacan n'a-t-il pas démontré à propos de Joyce que son art-dire est un art dire qui promeut la singularité de jouissance de son escabeau ? C'est d'ailleurs à son sujet qu'il introduit le terme pour la première fois. Plus généralement, cette jouissance de l'artiste, là il

généralise, c'est la jouissance de Dieu, inaccessible donc. S'il en est ainsi, l'amour porté à l'art s'éclaire, il permet d'approcher une jouissance dont nous sommes privés, celle de l'Autre absolu. Quand on lit ça pour la première fois, on reste un peu interloqué, évidemment. J'en retiens ici simplement le lien entre savoir-faire et jouissance, déjà posé par Lacan au niveau du savoir-faire de l'inconscient. Je conclus donc : de l'inconscient à l'artiste, le savoir-faire est un faire qui a usage de jouissance. Cet usage va de la jouissance opaque, réelle, du symptôme, à la jouissance de l'escabeau que l'artiste pousse à l'extrême.

C'est de là que je reviens à celui de l'analyste en fonction, lui qui n'est pas un artiste, et je vois maintenant mieux pourquoi il en rêve des artistes. Je souligne quelques contradictions apparentes dans le discours sur le savoir-faire de l'analyste.

D'un côté on s'accorde sur certains points de la compétence analytique, on parle d'ailleurs de formation de l'analyste. En gros, elle consiste à acquérir d'abord une aptitude à l'abstention. Cette abstention n'est pas n'importe laquelle, on pourrait donner une foule de préceptes ils se ramènent à une seule règle : pas d'interlocution entre deux sujets dans l'analyse. C'est toute une discipline de mise en suspens de la personne de l'analyste, avec ses caractéristiques, ses points de vue, ses options existentielles, ses pulsions, etc., et que Ferenczi trouvait bien inhumaine. Dit autrement, faire semblant d'objet suppose de se démettre de ce que l'on est, je ne vais pas dire comme sujet, mais comme *sinthome*, comme l'Un-dire de la jouissance borroméenne qui vous constitue. On sait que Lacan va jusqu'à dire, homme ou femme peu importe, s'il est analyste, c'est une éradication drastique de la singularité personnelle de l'analyste.

D'un autre côté, pour se faire cause, et pour interpréter, il faut un moteur libidinal, ce pourquoi Lacan a parlé de "désir de l'analyste", qui est une fonction logiquement requise. Mais Lacan de dire aussi que l'analyste, chaque analyste, là, doit payer de son jugement le plus intime, de sa personne et même de son éthique. L'éthique requiert, dans l'analyse, le courage de conclure pour interpréter, disait-il à propos de Freud. Problème, là, car au niveau du jugement intime et de l'éthique, pas de compétence qui tienne, personne ne ressemble à personne. Je note que ce mixte d'abstention neutre et d'initiative éthique responsable que commande le dispositif est intenable et ne peut que fabriquer des analystes toujours au bord du défaut. C'est peut-être ce qui les induit à se ritualiser, d'ailleurs.

Je ferme la parenthèse. Le savoir-faire, où le placer dans cette opposition ? Difficile de le placer du côté du non-agir de l'abstention analytique. Il joue plutôt activement du côté de l'incitation à la parole et de l'interprétation, du côté donc du dire de l'analyste, à distinguer de tous ses dits autant que du dire analysant. C'est un dire, dans lequel ce n'est pas l'analyste qui se dit. J'avais, à une époque, employé l'expression, un dire qui ne dit rien. En tous cas, un dire sans les dits qui portent la vérité singulière de celui qui dit, ou un dire silencieux, et qui fait silence sur l'analyste. J'ai tendance à conclure que pour l'analyste, comme pour l'inconscient, son savoir, je veux dire celui dont chacun opère, n'est rien que savoir-faire. Dans son cas savoir-faire du dire existentiel au double niveau de son propre dire apophantique, et aussi du dire de celui qui lui parle et qu'il a à interpréter. D'ailleurs, quand Lacan dit, Freud et Lacan, ces êtres dont se fait la lettre, il place bien l'analyste au-delà de toute compétence, au niveau du registre existentiel de la fécondité de leur dire.

Lacan ayant posé que la jouissance de l'escabeau est pour l'homme première, c'est-à-dire prioritaire en chacun, et en outre généralisée (je n'en fais pas ici la démonstration), Lacan, donc, sur le fond de cette thèse, annonce ou postule la castration de l'escabeau pour l'analyste. Il va même jusqu'à affirmer que, plus il aura été à la hauteur de sa tâche, moins il en sera épargné. Epargné, c'est son terme. Le savoir-faire de l'analyste, autrement dit son usage du dire, ne serait pas usage de jouissance. Par quoi il se distinguerait donc de ses deux parents en interprétation que sont l'oracle et la psychose. J'interroge ce dire de Lacan.

Est-il seulement concevable qu'un acte de dire, fut-il apophantique, soit sans rapport au dire de l'Un-dire de jouissance propre à celui qui soutient ce dire d'interprétation ?

Il faudrait alors expliquer pourquoi les analystes sont si fiers, je pourrais même dire fiérots, de leurs interprétations, des interprétations qu'ils ont reçues et dont, de façon amusante, ils cautionnent souvent leur analyste, on voit ça dans la passe, ou des interprétations qu'ils ont faites eux-mêmes, on voit ça dans les exposés de cas. Il faudrait aussi rendre compte du fait que personne, même dans le monde analytique, ne croit qu'un analyste en vaille un autre, ce qui ramène la question du rôle que sa singularité joue dans sa fonction. Quelle est la jouissance propre à ce savoir-faire là, ou si vous préférez quel est le désir, ça revient au même, si ce n'est pas celui de l'escabeau, et en effet on ne se fait pas un escabeau en interprétant ?

Questions difficiles, dans lesquelles il ne faut sûrement pas précipiter la conclusion. Mais il semble que Lacan lui-même ait changé de position. J'en veux pour preuve un certain nombre de remarques tardives, dont on peut supposer qu'elles sont le fruit du plus d'expérience.

Il dit les analystes, ceux qui se disent tels, et je l'accorde de ce fait. Quel rabatement des exigences ! Ni savoir, ni savoir-faire ne serait requis ? Il suffirait de se dire analyste pour être mis en place d'objet par celui qui vous consulte et qui va s'analyser avec vous, dit Lacan. Or on sait que pour ce qui est de "se dire analyste" il n'y a pas même besoin d'avoir fait une analyse.

Et puis une remarque dont je n'ai pas retrouvé la référence pour aujourd'hui, parlant de l'interprétation de l'analyste il note qu'elle vient du plus obscur, du plus opaque de cet analyste. Il avait déjà dit dans le *Séminaire XI* que l'on pouvait percevoir ce que chaque analyste voudrait que le transfert fasse de lui, mais là il va plus loin. Ça désigne tout ce qui ne se réduit pas aux règles connues du bien agir analytique, alors il faut bien que ce soit du côté de ce que j'ai appelé la fécondité du dire *sinthome*. Ce qui va bien avec l'idée que chacun doit "réinventer" la psychanalyse, autre propos de Lacan à la fin. Et si vous prenez en compte la remarque de la "Lettre aux italiens" disant que, pour être analyste, et non pas simplement fonctionner comme, il faut avoir été porté à l'enthousiasme de... se savoir rebut, il est sûr qu'elle ajoute avec cet affect un élément bien étranger à toute formation. Un étrange affect de jouissance qui se produirait donc pour certains, face, non à l'immensité d'une transcendance divine ou autre, mais face à son propre statut, bien utile sans doute pour se préparer à ce qui adviendra de l'analyste en fin d'analyse, puisque le rebut est ce qui ne sert à rien.

“Il saura se faire une conduite...”

Gladys Mattalia

Lorsque j’ai décidé d’écrire pour ces Journées d’Ecole, il y avait d’autres thématiques qui m’intéressaient... mais, une phrase du texte que Jacques Lacan avait écrit à Belœil (Belgique) le 14 juillet 1972 et que nous connaissons comme “L’Étourdit” ne cessait de retentir en moi, encore et encore.

Ce qui retentissait, dois-je dire, n’était que ce morceau : “il saura se faire une conduite”... et je me suis vite aperçue que je m’étais engouffrée “*en camisa de once varas*” (“se mettre dans une chemise de onze barres de long”). Essayer d’articuler “il saura se faire une conduite” avec le savoir de l’analyste, son “savoir-faire” ou avec son “savoir-y-faire” ou avec son savoir en acte, serait-ce s’engouffrer “*en camisa de once varas*” ? Serait-ce se compliquer la vie inutilement ? Au Moyen Âge, la paternité n’existait pas sans la cérémonie surréaliste de faire rentrer l’enfant par les manches d’une chemise pour le faire ressortir ensuite par le col du vêtement. Actuellement, le sens de s’engouffrer “*en camisa de once varas*” est celui de se mêler des affaires ou des problèmes qu’on ne connaît pas, qui ne relèvent pas de notre compétence ou qui ne rapportent aucun profit. Serait-ce aller à l’inutile ?

Alors, je me suis dit que c’était bien celui-ci notre jeu. Faire entrer quelqu’un par la manche de la chemise, et pouvoir peut-être le faire ressortir... par le col ? par la boutonnière ?... Ou ne pas pouvoir le faire ressortir... Et ce trajet, ce périple, n’est pas sans conséquences : c’est un nouveau savoir, un savoir-faire avec... un sens nouveau, une orientation dans l’existence.

“Il saura se faire” conjugue la troisième personne du futur simple du verbe “savoir” (“il saura”) avec l’infinitif présent du verbe “faire” (“se faire”). Il s’agit d’une forme grammaticale apte à exprimer l’idée d’une action en tant que notion générale, sans préciser les circonstances de sa réalisation particulière (comment, quand, quoi ou qui).

Élargissons la phrase du texte “L’Étourdit” : “De tout cela il saura se faire une conduite. Il y en a plus d’une, même des tas, à convenir aux trois dit-mensions de l’impossible : telles qu’elles se déploient dans le sexe, dans le sens, et dans la signification.” (AE, 487) À partir des trois dit-mensions de l’impossible (sexe, sens et signification), il aura le pouvoir de se faire une conduite fondée sur le savoir articulé par la logique de l’impossible.

Sans aucun doute, “il saura se faire une conduite” est une affirmation concernant la fin de l’analyse... Ce qui change dans la vie après l’analyse. Et je me demande comment penser le champ de la pratique (savoir-faire) de l’analyste sans cet “il saura se faire” ?

Dans le même texte — “L’Étourdit” — Lacan nous dit qu’il n’y a pas de formation de l’analyste sans le “dire de Freud”. Nous pouvons y ajouter qu’il n’y a pas de formation de l’analyste sans le “dire” de Lacan. Mais, non plus sans le “dire” de l’analyse. Le dire de l’analyse est la trace la plus marquante de la qualification de l’analyste. Analyse de l’analyste qui, arrivée à sa fin, suppose les impossibles dans les trois dit-mensions (“mur de l’impossible”).

Nous pouvons penser que les “qualifications idéales” (OCP, XX, 13-55) que Freud attendait de l’analyse didactique, au “pauvre diable” pour l’exercice de la profession d’analyste, sont chez Lacan tous les détours dans lesquels se boucle la boucle du réel dans une analyse.

Phrase énigmatique : “De tout cela il saura se faire une conduite.” “Des tas” de conduites, des traces ou des restes de la rencontre avec les impossibles, et qui laissent très loin les notions d’aptitude, d’habileté, de capacité, de personnalité... Spécialité ! Le fait qu’elles soient “des tas” nous indique qu’il n’existe pas de conduite modèle, idéale, “à la manière de...”.

Je me demande : “il saura se faire” est de l’ordre de “se faire un style” ? Analyste, “un par un”... à chacun son style ? “Nous pouvons postuler que le *savoir-faire* de l’analyste, tel quel le symptôme, est propre à chacun et inimitable.”⁸ La preuve de l’analyste est son style, son symptôme, dans la solitude de l’acte analytique.

“Il saura se faire une conduite” noue quelque chose de l’ordre du savoir, de la grammaire pulsionnelle et du champ de l’acte.

Dans son *Séminaire XXIII, Le sinthome*, Lacan nous parle de la “responsabilité sexuelle” comme la réponse singulière de chacun à la constatation du non-rapport sexuel. La rencontre avec l’impossible de la relation ne suffit pas dans l’analyse, une réponse est nécessaire, il s’agit de savoir “se faire une conduite”, la question éthique de ce que chacun fait singulièrement. Et de ce qui change dans le savoir-faire dans le lien avec l’Autre. Savoir supporter et ajuster sa conduite à partir du réel sexuel.

Lacan articule “il saura se faire une conduite” lorsqu’il parle de “l’impossible du rapport entre les sexes” et il conclut avec le “savoir-faire avec le symptôme”. Il y a conformité entre “il saura se faire une conduite” et “savoir-y-faire dans ce champ” (S16, 204).

Des savoirs qui ne répondent à aucune ontologie. Ils répondent peut-être à des variations dans les conceptions à propos du réel chez Lacan : le réel défini modalement comme impossible (négativité) et un réel symptomatique nécessaire (positivité). “Comme Démocrite, Lacan ne s’inscrit pas dans l’ontologie : ils ne partent pas de l’être qui est *essence* ; ils partent du *néant* pour en extraire l’être de l’objet *a* et le *par-être* du sujet barré, lesquels sont respectivement l’atome et le vide.”⁹

“Il saura se faire une conduite” met la limite au “tout est permis pour les analystes”. Le “tout est permis” oublie que le “défi” est à l’endroit de l’abjection du saint ; du soldat appliqué, ni héroïque, ni patriote, ni pacifiste... “Il saura se faire une conduite” nous oriente à propos du désir de l’analyste en tant que désir qui va contre le caractère illimité du sacrifice de la loi kantienne, il va contre l’entraîn à identifier le désir à la captivité de l’Autre. “Il saura se faire une conduite” travaille pour la désaliénation où le désir de l’analyste marque la différence absolue. “Il saura se faire une conduite” est “savoir-y-faire” et il pourra se consacrer — s’il le souhaite — à la tâche de “servir *les autres*”¹⁰ et de “comment quelqu’un peut se vouer à satisfaire ces cas d’urgence” de la “Préface” (AÉ, 572) depuis le devoir de répondre pour l’existence du réel. Non pas depuis la morale religieuse, ni depuis l’éthique kantienne, mais à travers la coupure que l’interprétation produit pour la production d’Un-Dire, témoin de l’existence du réel.

Michel Bousseyroux, dans *Lacan le borroméen*, désigne le DVD de l’analyste, et Colette Soler parle de son GPS. “*Désir*-(de)-le faire”, “*vouloir*-le faire” et “*devoir*-le faire”. Pour cela

8. Cevasco, Rithée. Pré-texte aux Journées d’Ecole 2017.

9. Fierens, Christian. *Lecture de L’Étourdit - Lacan 1972*. Paris : L’Harmattan ; 2002.

10. Lacan dit : “J’ai appris dans ce métier l’urgence de servir non pas “aux” mais “les” autres — ne serait-ce que pour leur montrer que je ne suis pas le seul à leur servir.” (Lacan, Jacques. *Comme je suis né poème et papouète*. In *Manuscrits*. Paris : Arcturial ; 2006)

“il saura se faire une conduite”. Quelqu’un pourra faire de cela une pratique ? Qui — nous le constatons au quotidien — est très loin d’être rose et qui, parfois, sent très mauvais.

Quelqu’un peut *désirer, vouloir et devoir* “*meterse en camisa de once varas*” ?

Nous savons que l’analyste ne dirige la cure ni depuis son propre moi (identifications imaginaires) ni comme sujet (destitution subjective) non plus avec son symptôme, partenaire de jouissance. Il ne se prête à l’acte analytique que comme visage qui fait une fonction opératoire de l’analyste, fonction du savoir acquis dans son analyse. Mais le *savoir-faire* suppose quelque chose de plus (surplus), quelque chose de bien singulier et différent chaque fois, et qui nous renvoie aux “contingences des particularités”¹¹.

De quel savoir s’agit-il?

Cora Aguerre

Ce travail a été réalisé comme produit du Cartel dans lequel j’ai travaillé de 2014 à 2016 avec Ramon Miralpeix, Vicky Estévez, Beatriz Zuluaga et Lydie Grandet comme plus-Un.

Chaque fois que nous recevons quelqu’un en consultation, nous faisons le pari de l’écoute, et le travail commence, recommence encore et encore. C’est toujours une première fois, il n’y a pas de savoir “accumulé”. C’est pour cela que dans la pratique psychanalytique il y a de l’un, il y a la série des uns.

Parfois, il est surprenant que des personnes n’ayant au départ aucun rapport avec la psychanalyse, ne sachant rien à ce sujet, reviennent encore et encore et se sentent cependant émues par cette rencontre, qui n’est autre que la rencontre avec l’inconscient.

“Non seulement ils viennent à nous, mais ils y retournent”, disait Jacques Lacan aux américains en 1975.

Le fait d’être traversé par l’expérience psychanalytique a des effets, qui vont au-delà de nous, analystes, ce sont des effets de discours et de la structure du dispositif analytique.

L’expérience d’une analyse menée à son terme donne l’assurance que “ça” a des effets. “Ça” produit un désir inédit et singulier qui est le désir de l’analyste, qui se transmet en acte dans la cure. Faire semblant d’objet, pour permettre à l’analysant de passer par l’expérience et d’aller le plus loin possible dans le parcours. Pour cela, l’analyste doit être ouvert à la contingence qui produit des surprises.

Lors de la “Conférence à l’Université de Yale”, Lacan demande au public ce qui l’a amené à choisir ce “job” (Lacan, Jacques. Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines. Scilicet 1976 ; 6/7 : 8) dur, difficile. Il fait référence au désir de Freud et au sien. Freud a commencé à écouter les hystériques et cela l’a amené à se poser des questions sur la sexualité, sur ce qui ne va pas et fait obstacle.

11. Soler, Colette. Pré-texte aux Journées d’Ecole 2017.

Lacan dit qu'il est devenu médecin parce qu'il soupçonnait que les rapports entre l'homme et la femme jouaient un rôle déterminant dans le symptôme des êtres humains. Dans son travail en tant que médecin, il a entendu dire très tôt que les gens souffraient à cause de ce qui n'allait pas. Il fait référence à l'amour et parle ensuite de la psychose comme "faillite" en ce qui concerne l'amour.

D'une part, il y a ce qui nous a incités, chacun, à nous intéresser à la psychanalyse, nous a conduits à l'analyse, et d'autre part, il y a le parcours qui a produit l'analyste, au-delà de la question qui l'anime.

La singularité est en jeu, mais l'analyste opère dans le dispositif, depuis le lieu où il se place et où il est placé. L'analyste est le produit d'une analyse menée à sa fin.

Dans les conférences sur *Le savoir du psychanalyste*, Lacan se pose la question suivante, récurrente dans son enseignement : "Comment est-ce qu'un analysant peut jamais avoir envie de devenir psychanalyste ? C'est impensable ! [...] Ils y arrivent sans avoir la moindre idée de ce qui leur arrive. [...] Enfin, une fois qu'ils sont là, ils y sont et il y a, à ce moment-là tout de même quelque chose qui s'éveille, c'est pour ça que j'en ai proposé l'étude." (S19, 6 janvier 1972)

Ce n'est pas de l'ordre de la pensée mais du "savoir sans sujet", de quelque chose qui arrive et qui surprend. C'est un moyen de souligner la contingence, le réel en jeu, et l'éveil, dans le passage de l'analysant à l'analyste.

C'est alors dans l'acte, par le saut de l'analysant à l'analyste, que se produit un changement et l'analysant devient analyste, avec la perte que cela suppose.

L'analyste comme sujet supposé savoir tombe et l'analysant se confronte à la castration, au trou. L'expérience analytique prend du temps, parce que comme analysant, on ne veut rien savoir.

Comment analysait l'analysant avant d'arriver à la fin ? Il opérait parce qu'une analyse a des effets avant que se produise le saut final. C'est un fait, les analystes, nous nous autorisons avant la fin de l'analyse. Qu'est-ce qui nous a donné "le nerf" (Lacan, Jacques. Conférences et entretiens... Op. cit., p. 15) de recevoir des personnes au nom de l'analyse ? Il est intéressant de pouvoir préciser à quel moment de l'analyse nous nous sommes autorisés comme analystes. C'est quelque chose dont on peut répondre dans le dispositif de la passe. C'est un pas qui répond à un virage de l'analyse, qui suppose une chute des identifications, un moment de séparation qui nous permet de nous placer du côté du semblant d'objet.

Qu'est ce qui change, quel savoir se produit à la fin ?

Nous, les analystes, sommes dupes de l'inconscient, mais aussi « avertis ».

L'éthique analytique, telle que Lacan nous l'indique dans *Les non-dupes errent*, se base sur la façon d'être de plus en plus fortement dupe de ce savoir de l'inconscient qui en fin de compte est notre seul lot de savoir.

Je trouve cette affirmation forte et précise. Ce savoir qui nous colle à la peau est le seul que nous ayons.

Une analyse menée jusqu'au bout produit un engagement avec la communauté analytique, avec l'école, qui n'est plus celle des autres, mais qui devient "la nôtre". Nous en devenons responsables, nous ne pouvons plus nous plaindre, mais faire école, parier pour avoir une incidence sur elle, avec les moyens propres à notre communauté d'École: le cartel, les instances, le travail dans la communauté.

Le savoir du psychanalyste, obtenu à partir de l'expérience, est difficile à transmettre. Il ne l'est pas tant dans le dispositif de la passe, dans les rencontres avec les passeurs et dans ce qu'ils transmettent au cartel, que dans l'effort de transmission à la communauté réalisé par les analystes nommés par l'École.

Ce savoir qu'ils veulent faire passer est un savoir toujours raté, mi-dit, qui produit des questions, qui éveille et qui parfois peut sembler insuffisant.

De quel savoir s'agit-il ? Ce n'est pas un savoir abouti, mais un savoir que je dirai "lucide" ; c'est un savoir de bribes, de restes, il ne s'agit pas de ce qui institue, mais de ce qui a été destitué et qui lui permet d'opérer.

L'AE dit quelque chose de ce qui l'a amené à occuper cette place, quelque chose de ce désir fou, de comment cela est arrivé, et quelquefois quelque chose passe, et d'autres fois ça ne passe pas, parce qu'il ne s'agit pas du sens, mais du pas-de-sens. Pas tout peut être dit, il y a un indicible en jeu.

Dans *Les non-dupes errent*, Lacan fait référence à la passe en disant "ça donne l'occasion tout d'un coup de voir un certain relief, un relief de ce que j'ai fait jusqu'ici." (S21, 13 novembre 1973) Pour pouvoir voir le relief, il faut prendre du recul, avoir de la perspective. D'autre part, le relief fait référence à l'écriture, au ravinement qui n'est pas métaphorique. Les traits, les marques constituent une topographie, un relief. L'écriture est de l'ordre du réel, du ravinement du signifié. La ré-pétition produit ravinement. Quand la voie du sens s'épuise, on pourrait dire que les particules en suspens apparaissent. C'est quelque chose qui était là depuis le début, mais il a fallu le parcours analytique pour qu'il puisse décanter.

"Se rendre compte tout d'un coup" fait allusion à la dimension du temps, à cet instant qui marque un avant et un après.

A partir de 1970, les élaborations de Lacan viennent nouer le registre du langage parlé et la jouissance. L'écriture devient trait où se lit un effet de langage.

La répétition se présente pour dire que l'Un, le trait, est seul, le deux n'advient pas. Il faut faire correspondre cet "Yad'lun" avec le "il n'y a pas de rapport sexuel", qui fait non seulement référence au partenaire, mais aussi au manque d'harmonie propre du parlêtre. Cet Un est un "Un" très particulier, qui sépare le Un du Deux, et il est aussi un abîme.

Le "ça parle" exige un "ça s'écrit", qui produit la ré-pétition, la répétition de la perte parce que le deux n'advient pas. La dimension de la ré-pétition obéit à ce qui ne cesse de s'écrire, à la nécessité, et prend appui sur la marque qui configure le symptôme qui vient suppléer le manque de rapport sexuel.

Qu'est-ce qui change à partir d'une analyse ? Michel Bousseyroux, dans son article "Quel nouage entre inconscient et satisfaction à la fin ?" (article repris dans *Lacan le borroméen*. Toulouse. Érès ; 2014, pp. 265-272), se réfère à la perte de sens et à la possibilité d'une nouvelle écriture. C'est comme lorsque nous envoyons un texte à l'imprimerie et qu'on écrit en marge un signe de correction pour indiquer qu'une lettre, un mot, une ligne ou des lignes doivent être soustraits, supprimés, écrits "d'une autre façon". Ici, justement, "effaçon" conjugue "d'une autre façon" et fait référence en même temps à l'effacement. Cela montre que les règles d'écriture changent. Il s'agit d'une subversion au niveau de l'écriture qui a une incidence sur la vie du sujet, ainsi que sur sa pratique comme analyste. L'analyse a effet d'écriture, il ne pourrait en être autrement.

Dans sa transmission, chaque AE, à sa façon, dans son style, essaie de rendre compte de ce qui s'est produit pour lui. Qu'attendons-nous des AE ?

Lacan attendait d'eux qu'ils puissent aider à faire progresser la psychanalyse avec leur expérience et qu'ils puissent éclairer ce passage de l'analysant à l'analyste.

L'AE est celui qui a voulu faire "les preuves", qui a pu transmettre quelque chose de ce qu'il a capté de son expérience. C'est pour cela qu'il est particulièrement sensible, éveillé en ce qui concerne l'inconscient.

L'analysant qui est arrivé à la fin de son parcours, à la fin de son analyse, ressent, sent le trou, ce trou qui nous *fait horreur* et duquel nous nous défendons en oubliant, en dormant, ou en nous reposant sur un savoir institué, plus proche du discours universitaire que du discours analytique. C'est pour cela que le summum de l'expérience analytique est précaire, parce qu'il y a un instant fugace d'ouverture, de scintillement où quelque chose de réel s'entrevoit, mais à l'instant même l'inconscient se ferme, l'obscurité revient. Ce réel provoque sa méconnaissance, sa négation.

L'AE nous apporte non seulement une bouffée d'air frais, de quelque chose de neuf que nous ne pouvons pas toujours attraper, mais qui cependant nous touche, nous frappe et qui produit tourbillon. Avec leur témoignage, leur travail, les AE abordent la théorie à partir de ce qui s'est produit dans leur expérience, et depuis une position qui pour eux est nouvelle. Ce qu'ils transmettent est singulier, de leur propre cru, et au fur et à mesure que nous les écoutons avec une certaine ingénuité, sans essayer de faire entrer toutes les chevilles dans les petits trous, ils nous font travailler parce qu'ils abordent les problèmes cruciaux de la psychanalyse.

Lacan voulait qu'il y ait tourbillon dans son école, qu'elle soit éveillée et vivante. C'est de l'AE tout particulièrement que quelque chose de neuf peut survenir, qui nous pousse à travailler, à nous éveiller. Ils sont encore sur la brèche, ils travaillent depuis la faille.

Nous ne pouvons oublier que, en tant que psychanalystes, nous avons un rapport complexe avec le savoir, car nous le renions, nous le réprimons, et il survient même parfois que nous ne voulons rien en savoir. A mon avis, c'est pour cela que Lacan insiste si souvent sur le fait que les analystes "jeunes", ceux qui sont encore proches de ce qui a été leur expérience, peuvent écouter des choses qui échappent aux vétérans. C'est-à-dire que c'est le fait de maintenir vivante l'expérience de l'inconscient qui nous donne un certain savoir-faire.

Traduction révisée par Lydie Grandet

"Savoir-y-être" ?

Camila Vidal

"Ce savoir-y-faire est encore un peu trop proche du savoir-faire, sur lequel il a pu y avoir tout à l'heure un malentendu, que j'ai favorisé d'ailleurs, histoire de vous attraper là où il faut, au ventre. C'est plutôt savoir-y-être." (S16, 207)

Ce que nous enseigne la psychanalyse, c'est qu'il y a un trou dans le savoir, un trou dans le savoir sur la constitution du sujet. Il ne reste là que la marque, marque de jouissance de cette constitution qu'aucun savoir ne viendra jamais recouvrir. Un impossible qui concerne aussi bien l'analyse que sa transmission, et par conséquent la formation même du psychanalyste. Nous pourrions dire que là est l'origine des symptômes, donner une signification à ce manque. Comme sujets, nous nous empressons de transformer cet impossible en impuissance dans la tentative, toujours infructueuse, d'échapper à l'horreur produite par cette origine seconde par rapport au langage.

Pour Lacan, le psychanalyste est le produit d'une analyse menée jusqu'à sa fin, plus que le résultat d'une formation, c'est-à-dire que le psychanalyste est le produit de l'analyse même, de la même façon que le sujet est le produit de l'opération du langage, c'est pourquoi il peut dire à un moment qu'il n'a jamais parlé de formation de l'analyste mais qu'il a parlé de formations de l'inconscient, en jouant avec la dé-formation que la formation introduit.

Il est nécessaire de se demander quel est le savoir qui s'obtient à la fin de l'analyse, et en quoi ce savoir permet à l'analyste un savoir-faire différent dans la direction de la cure.

Le parcours de la cure et sa fin m'ont permis de vérifier comment le point sur lequel se construit la névrose est en même temps le point de séparation. Là où la contingence de ma naissance a mis en évidence la difficulté de ma mère avec le nom, là même se construisait le nœud de la névrose, c'est le même point qui produit cette rencontre manquée précoce entre les deux et m'oblige à chercher au dehors, produit un point de séparation radicale qui rendra possible plus tard la rencontre avec la psychanalyse. C'est-à-dire : là où l'opération de séparation rend possible l'avènement du sujet, là même se construit la névrose ; c'est pour cela que l'analyse permet à ce sujet de se séparer de son propre acte, de ne pas se confondre avec lui, question cruciale pour la direction de la cure si on prend en compte ce que nous dit Lacan : l'acte analytique est un acte sans sujet ("c'est un sujet qui dans l'acte n'est pas" (S15, 10 janvier 1968).

Est-il possible de mettre en rapport ce savoir obtenu à la fin avec le savoir-faire de l'analyste ? Est-il possible d'établir une articulation entre les deux ?

Une pratique n'a pas besoin d'être éclairée pour opérer, nous dit Lacan, cependant nous pouvons affirmer, sans trop nous éloigner de sa position, que le "savoir-faire", non seulement requiert nécessairement de l'éclaircissement, mais aussi qu'il est intimement lié à ce dernier.

Allons à la clinique.

"Ne pas se laisser utiliser" est la forme clinique que prend le point de séparation chez un homme dans son rapport à une mère abusive. Je crois que l'exemple montre bien d'un côté l'efficacité de la formulation en ce qui concerne la séparation (ne pas se laisser utiliser), et d'un autre côté l'aspect pathologique, dans le sens de pathos, de la névrose qui s'est constituée là. L'analyse opère sur le fantasme soutenu sur ladite formulation mais rien ne peut y faire avec la marque laissée par cette constitution. Authentique incurable donc, puisque le "ne pas se laisser utiliser" n'est pas une réponse du sujet, mais le sujet même est cette réponse, décision insondable de l'être qui fonde la possibilité même de l'opération de séparation qui complétera ainsi l'avènement du sujet.

"Cucaracha" est la pointe minimale prise de l'autre nécessaire pour produire un nouage là où l'oxymoron maternel convoque uniquement l'opacité d'une jouissance, celle "qu'il ne faudrait pas". Se faire un nom avec les insignes de l'Autre est un axiome fantasmatique

construit en rapport avec cet oxymoron et “se faire écraser” est le versant pulsionnel lié, via le signifiant, avec “cucaracha”.

La survenue de cet axiome permet une réinterprétation de l'histoire.

“Cucaracha” a marqué avec un “se faire écraser” l'existence. La découverte que derrière ce “cucaracha” se trouve la difficulté maternelle envers le nom laisse entrevoir l'opacité du désir maternel et produit la chute de l'Autre : “Ce n'était pas une difficulté avec la fille, c'était une difficulté d'elle-même.” Arrivée à ce point, “cucaracha” c'est la même chose que s'il y avait eu n'importe quel autre signifiant pourvu de n'importe quelle autre signification possible. Peu importe, bien que évidemment cela ne soit pas indifférent, et que cette signification ait eu une grande importance tout au long de l'histoire. Peu importe le sens, parce que la signification tombe, il n'est plus nécessaire de se faire écraser pour soutenir le symptôme, pour soutenir l'Autre, puisque “cucaracha” devenu sinthome rend possible la consistance subjective en dehors de l'acte qui l'a rendu possible.

Ainsi, le pulsionnel, toujours lié au signifiant, et qui n'a pas d'autre façon de se traduire qui ne soit sous forme de pensée, travaille contre la séparation, et dans ce sens s'allie au savoir et à la pensée. “Je me suis encore laissé embobiner”, disait une patiente en faisant référence à l'imbroglia mille fois répété en rapport à une formulation précise : “Ce n'est pas juste.” C'est le s'embrouiller auquel fait référence Lacan, qui laisse toujours le sujet suspendu dans son symptôme à la merci de cet autre qui n'existe pas.

Donc, d'un côté l'acte, et de l'autre la pensée, versants d'une polarisation au service de l'identification et du manque de séparation du propre être-parlant. C'est la formule de l'acte, nous dit Lacan, son effet de rupture sur le cogito.

La chute du sens à la fin de l'analyse permettra la traversée du fantasme et la chute de l'Autre. Par conséquent, comme nous le disions : il n'est plus nécessaire de “se faire écraser” pour soutenir l'Autre, pour soutenir le symptôme, puisque celui-ci se soutient seul (*cucaracha*). Cependant, quelque chose de cela se jouera à chaque moment décisif de séparation pour ce sujet, cela ne peut être autrement, puisque c'est comme cela qu'il a été constitué, cette marque de jouissance est indissociable du parlêtre même. À partir de cet éclaircissement le sujet pourra, le cas échéant, loin de la souffrance névrotique, y lire, à chaque occasion, dans ce “se faire écraser”, la marque d'une séparation réellement effectuée. Réel incurable donc, mais qui permet sûrement un “faire” différent avec la pulsion... quelquefois. Sortir de l'embrouille, reconnaître là sa propre marque et en extraire les conséquences.

Le savoir-faire de l'analyste n'est autre chose, selon moi, que le résultat de cet éclaircissement.

Premièrement, constatation de l'incurable. Vérification du sujet comme produit, c'est-à-dire reste de l'opération du langage, position nécessaire pour l'opération de l'analyste.

Lieu difficile, parce que l'analyse peut destituer le savoir et le désir de psychanalyse, en créant un désir inédit, le désir de l'analyste soutenu par la constatation d'un trou dans le savoir. Mais ce qui ne se déploie pas est la propre marque, la marque laissée par la façon dont il a été constitué dans l'acte de séparation, authentique réel singulier qui fait du parlêtre même un reste de l'opération du langage.

Un cas clinique, présenté lors des dernières Journées de l'EPFCL à Vigo, nous amenait le cas d'un homme qui se présente à la consultation comme un rebut social, et pour qui la rencontre avec un psychanalyste permet d'aborder la question du reste de façon à ne pas

avoir à l'incarner. Entre le nier, comme essaie de le faire le capitalisme, et l'incarner, comme le faisait ce sujet, il y a un autre traitement possible. Ceci est le pari de la psychanalyse.

Nous pourrions dire que la psychanalyse est en soi-même un reste, un produit de la civilisation, du savoir de la science. Un discours qui se reconnaît comme manqué et d'un moment particulier de l'histoire de l'homme ; ce n'est pas un discours universel et, à son tour, il produit aussi ses propres déchets, ne l'oublions pas. Notre Ecole du Champ lacanien pourrait se penser comme telle.

Par conséquent, c'est la constatation dans l'analyse de la position du sujet comme reste de l'opération du langage, ce qui permettra à l'analyste d'opérer en position d'objet destiné à se convertir en reste, lieu nécessaire pour le déploiement de n'importe quelle cure.

Deuxièmement, si nous pouvons dire que la névrose se constitue au point même où l'acte de la séparation permet l'achèvement de la constitution du sujet (aliénation/séparation) nous nous trouvons alors avec le fait qu'effectivement il y a un acte sans sujet, antérieur à sa constitution, puisqu'il est nécessaire pour que celui-ci puisse se constituer. Cela peut se mettre maintenant au service de la direction de la cure puisque l'acte de l'analyste est aussi un acte sans sujet, cette constatation de la fin, fournit, non un modèle, mais la structure qui permet le positionnement de l'analyste en dehors de la position subjective, en dehors de la pensée.

C'est comme sujet que l'on peut dire oui ou non, en position d'objet il n'y a que le oui. Permettre que l'analysant se déploie dans sa jouissance, le laisser développer l'argument, l'expérimentation, et les preuves, pour arriver à constater son évidence nous pourrions dire en employant l'usage que la science fait de la bienveillance, se laisser utiliser, maintenant oui, afin de mettre l'autre au travail.

La règle même de l'association libre ne demande rien d'autre que l'"abdication" du sujet, séparer le sujet de l'acte du "dire" (S15, 7 février 1968) pour viser au réel de sa constitution.

Se séparer de l'acte, ne pas se confondre avec lui, comporte donc une distance de l'éthique du bien et du mal pour s'introduire sur le terrain politique de ce qui est possible en libérant le sujet de tout exigence de l'impossible, et c'est là où le surmoi se vide de sa demande sadique.

Il s'agit de faire du réel une référence, une boussole, c'est l'orientation lacanienne, "savoir-y-être", comme nous dit Lacan dans la citation lue au début.

Le "brouillard" apparaît comme ce qui octroie un point de rupture à ce travail de symbiose que la pensée et les actes produisent dans le mental de l'être humain. L'oxymoron du brouillard est un point d'arrivée car il a toujours été le point de départ, mais il n'est rien en lui-même jusqu'au moment où se produit la séparation de ce réel.

Seulement ça, aucun savoir, aucun réel car il ne s'agit pas de rester dans le brouillard, mais simplement d'y être, séparé de lui, là est la position analytique. En des termes freudiens, ce n'est rien d'autre que l'attention flottante. Brouillard d'écoute de mots, séparé de cette écoute.

AUTRES TEXTES

La transmiss(i)on de la psychanalyse

Marie-Annick Le Port-Gobert

Texte présenté à Toulouse (pôle 6, FCL), le 28 mars 2017

Qu'y a-t-il de nouveau depuis 1978, la conclusion de Jacques Lacan au congrès de l'Ecole freudienne de Paris sur la transmission, quand il dit qu'avec son invention de la passe, il croyait qu'il y avait une possible transmission de la psychanalyse ?

Il en arrive à penser que la psychanalyse est intransmissible et que chaque psychanalyste doit se mettre à réinventer la psychanalyse.

C'était donc trois ans avant sa mort et bien après "L'Etourdit". Même son hypothèse de faire valoir une inscription mathématisable de la question de la pulsion ou de la jouissance semble ne plus s'avérer envisageable. Est-ce son travail sur les nœuds borroméens qui le fait renoncer à l'hypothèse de la transmission ?

J'appuie mon argumentation sur la phrase de Lacan dans "L'Etourdit", "Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend" (AÉ, 449) et me mets à la tâche de faire ce que Lacan propose, penser la transmission de la psychanalyse par le bout même de son impossibilité à être transmise.

Je garde bien présente à l'esprit la notion du réel de l'expérience dans la psychanalyse.

Cette expérience, on le sait, passe au corps. Entre Dire et désir, il y a en effet l'espace tenu de la psychanalyse en son réel dont on se demande toujours comment cela se transmet.

J'assistais en janvier dernier à Avranches à une conférence proposée par Vicky Estevez, AE "troumatée" de notre Ecole il y a déjà 5 ans. Elle nous faisait écouter le fond sonore de différentes langues enregistrées par deux chercheurs, Vincent Barras et Jacques Demière. Sa proposition était de nous faire entendre le fond sonore singulier de langues différentes et de faire valoir ce que nous dit Lacan dans *Encore* : le Dire ex-siste au signifiant.

Cela m'a donné immédiatement, sans que je le sache encore (en corps), un aperçu de ce que pouvait être l'effet sonore du langage sur le sujet. Principalement sur le petit bébé qui perçoit dès sa naissance les sons de l'Autre qui lui parle. J'ai "capté" quelque chose d'un Dire de ma collègue qui m'a traversé au moment même où j'entendais ces enregistrements. S'en est suivi ce travail sur la transmission que je peux écrire avec le petit i entre parenthèses. Le petit i de l'imaginaire s'exclut de cette transmission qui n'est pas mission mais son.

C'est une sonorité improbable que je vous propose donc, la *transmission*.

Il y aurait un Dire, qui passe à travers les dits, s'entendant dans les mots du langage et qui s'oublie. Probablement rien d'autre qu'une petite musique qui s'entend dans toute transmission quelle qu'elle soit. Je pense ici au livre de Primo Levi, *Si c'est un homme*.

C'est la première musique de *lalangue*, traversant le corps du bébé, un Dire sur le désir de vivre venu de l'Autre, qui permettra au bébé de se faire un corps et de traverser le mur du

langage pour y picorer par des petits trous, les signifiants qu'il se choisira pour se décider à parler.

Comment cela se passe ?

L'arrivée de la sonorité des dits de l'Autre va faire heurt, va faire attentat contre le corps. La première réaction sera le refus de cette atteinte du réel sur le corps de l'enfant. Ce refus constitue la première affirmation du sujet. Puis vient la position éthique du sujet, oui déjà là, pour consentir à faire passer au corps les sons issus des signifiants de la mère.

Le corporel tisse avec les signifiants du langage, dans sa sonorité, les encoches, les sillons (comme le disait aussi Marie-Noëlle Jacob-Duvernet) qui feront trace.

C'est la résonance, comme un écho lointain dans le corps, qui va faire coupure, séparation radicale du sujet d'avec lui même. C'est l'écho dans le corps, comme le dit Lacan. Cet écho, consenti par le petit sujet, ne produira rien d'autre qu'un phénomène de jouissance du corps. C'est ce Dire du corps qui restera oublié, premier refoulement originaire, première *Bejahung* du sujet de l'inconscient.

Nous voyons bien cette expérience quand le bébé s'exerce à produire ses premières lallations. Il fait des grimaces, entreprend un effort extraordinaire avec sa bouche, sa gorge, ses muscles, pour enfin produire une lallation improbable, qui fera savoir nouveau, acquis pour toujours, et provoquera une jubilation très extériorisée. Cette jubilation sera contagieuse et l'Autre y fera référence, en répétant avec le bébé pour retrouver vite, avant que cela ne se perde, la jouissance produite par cette invention de la nouvelle lallation, ébauche du prochain langage qui viendra plus tard. Ce qui se transmet là est de l'ordre du désir de vivre, pulsion vers la vie, induite par celui de l'Autre.

Par cette pure écoute musicale, le fond sonore des mots parlés par la voix de l'Autre, passent de l'événement de la sonorité, à l'avènement incorporé du signifiant du langage, d'où va se constituer une nouveauté radicale, un possible de la parole qui fera langage et lien avec les autres.

J'ai parlé de l'éthique du sujet, car bien sûr il s'agit pour le bébé de consentir, non seulement à se laisser bousculer par les sonorités réelles de l'Autre, mais aussi admettre que le passage au corps fasse entame à la jouissance provoquée, et fasse donc coupure pour laisser place au signifiant de *lalangue*.

Ce qui en advient est inédit, le jamais dit qui naîtra de cette rencontre avec le Dire impossible à dire. Le choix sonore se fera un Dire, un choix arbitraire et improbable, inconnu du sujet, le dépassant complètement, le rendant autre à lui-même. Mais à sa grande surprise il aura inventé un son/signifiant qui sera sa marque de fabrique dans le désir de l'Autre, et l'inscrira à jamais dans le langage.

Celui qui refusera ce heurt, cette jouissance consentie première, et s'en tiendra à ce refus sans pouvoir passer au savoir, ce sujet là sera-t-il autiste ? Et pour le psychotique, comment peut-on supposer le passage ? Peut-être que devant la sonorité, il y a consentement de jouissance, passage au corps, mais le passage au langage se ferait dans le non choix de ces sonorités, toutes les mêmes, sans distinction, sans la proposition désirante de l'Autre qui insiste pour que le passage au signifiant soit orientée par son désir. Du coup, tous les futurs signifiants de la langue seront attrapés en vrac, sans choix possible, ce qui donnera un sujet qui pourra manier et apprendre le langage, mais sans capitonner, sans le poinçon de la métaphore paternelle, sans tracer le sillon choisi aux mots de la future parole. On pourrait

donc vérifier ici que c'est bien entre Dire et désir que se transmet la vie. Et que le désir, c'est d'abord le désir de l'Autre.

Il s'agira aussi de cela, ni plus ni moins, dans la procédure de la passe lacanienne. Voilà comment je comprends l'enthousiasme après la passe, un savoir sur le désir de l'analyste qui surgit.

Peut-être pour lui, mais aussi pour le cartel. L'enthousiasme vient d'avoir traversé ce moment, celui où la jouissance restante qui fait vivre devient simplement une petite musique qui s'est entendue et qui ne restera pas. Elle s'oubliera, jusqu'au prochain moment où l'*automaton* de la vie vire à la dépression. D'un coup, sans crier gare, cette musique vient à nouveau titiller l'oreille du sujet de l'inconscient, le réveiller, lui proposer un nouveau passage devant l'inattendu du réel. Le passage précédent de la jouissance au savoir entendu aura laissé une trace.

Cette sonorité choisie, ce Dire qui situe le sujet par rapport au désir qui ne peut se Dire, et donc à la castration qui est pur réel, sera toujours le sel de la transmission. Particulièrement celle (sel) que le cartel de passe dans le dispositif d'Ecole peut entendre du désir de l'analyste, qui est lui aussi un Dire qui s'entend. La nomination d'AE est probablement fondée sur cet entendement de chaque un qui constitue le cartel. C'est ce que je suppose de ce qui provoque ou non une nomination d'AE.

Le Dire serait donc à situer avec un grand D au niveau de la transmission du désir qui ne peut se dire, mais qui s'entend. Il faudra que l'analyste sache faire sonner ce savoir impossible de la passe avec son corps, dans son acte, à chaque fois que celui-ci sera requis. Il lui faudra donc avoir incorporé son propre savoir, mais aussi celui des autres, de ses pairs, de Freud et de Lacan.

Dire est un acte (S22, 18 mars 1975). C'est ce que nous dit Lacan, dire n'est pas une parole, ni une chanson, seulement la musique qui indique qu'on est en train de passer un moment marquant, qui restera oublié, mais qui fera trace.

Dans la conclusion au neuvième congrès de l'EEP en juillet 1978, à laquelle j'ai fait référence à propos de la transmission, Lacan se pose la question de savoir comment vient à l'analyste cette possibilité de guérir les patients des névroses, en l'absence même du désir de guérir. Il suppose qu'il y a un "truc"; que c'est une question de trucage. Pourquoi de ne pas supposer que ce truc a à faire avec la voix de l'analyste, qui est le plus réel de sa personne, sur quoi le patient va faire supporter le symptôme? La voix échappe à chacun, on le sait bien, on n'en a aucune idée, aucune représentation, ça dépasse le sujet. Mais ça permet de rendre le corps à lui-même.

Le truc de la passe, le truc qui se transmet, dans un passage qui va de la rencontre de l'impossible à dire à la jouissance de vie assumée, jusqu'à l'acte fondateur d'un savoir très particulier, c'est donc un truc, un truc qu'il me plaît d'appeler aujourd'hui un son, ou quelque chose qui ressemble à cela, une musicalité. Une improbable musicalité.

Le passage devant le mur du langage, comme de l'impasse du sujet qui se voit vidé de l'objet dans la passe, se fait à mon avis de la même manière. C'est la confrontation à une jouissance absolument rattachée à rien, à du vide de sens. Il y a directement de la frappe au corps (une *tuchê*), un rattachement immédiat au fait que de n'y rien comprendre, il s'ensuit une trouvaille qui tient lieu de savoir. C'est pourquoi cette jouissance qui ne se rattache à rien d'explicable, on peut l'appeler jouissance Autre, jouissance de La femme qui n'existe pas. Jouissance impossible à dire, qui seulement s'éprouve.

D'où une autre question: s'il y a une contingence probable entre la jouissance féminine et la transmission de la psychanalyse, est-ce que le "truc" musical se fait entendre de la même façon chez les hommes et chez les femmes? Ou bien: comment le Dire passe aux femmes, et passe aux hommes? Comment saisir le sexuel du langage?

Si le Dire relève de la jouissance féminine, et que la grammaire du langage proposée par l'Autre relève aussi d'une sexualité, le Dire de cet Autre n'est pas absent dans son désir d'interpeller son enfant en y indiquant son sexe dans son désir. La marque du langage va donc inscrire dans le corps de l'enfant une identité sexuée, quel que soit le sexe anatomique de cet enfant. Ce n'est que plus tard, avec le phallique consenti, que l'enfant s'orientera peut-être différemment. Cette réflexion me vient, pour une part, d'une conversation avec ma collègue et amie Elisabeth Léturgie, elle aussi "troumatée" AE en décembre 2004.

En conclusion, les cinq temps logiques que je propose d'extraire du processus d'intégration du réel avec le corps du sujet de l'inconscient visent à dire quelque chose d'un possible entendement de la transmission, qu'elle soit de la psychanalyse ou transmission de tout ordre : *Heurt avec le réel / Refus / Ethique du sujet / Acte / Savoir y faire nouveau avec la jouissance indicible.*

Indiquer que ce passage oblige à l'invention d'un savoir nouveau, à produire de l'inédit, que ce soit dans la vie ou dans l'analyse. Ce savoir nouveau est un savoir qui ne peut se dire, s'expliquer, se contredire évidemment, un savoir non opposable à quoi que ce soit. Il relève d'un point de la vie indiscutable, incompréhensible et inattendu, celui de la jouissance première survenue à l'occasion d'un attentat, d'un coup porté au corps de l'humain, le langage, dont il a à avaler la conséquence, soit la jouissance qui s'impose et dont on a à n'importe quel moment de la vie, et autant de fois que cela s'impose, à se faire plutôt l'ami, le partenaire et le vaincu. Ça aide pour les fois suivantes de se sentir d'abord vaincu, pour vaincre ensuite avec l'efficacité de la castration rencontrée la fois précédente.

Et cela nous indique peut-être que pour la psychanalyse, sa transmission et son avenir ne sont probablement rien d'autre que cette musique, ce truc, cette "mélodie" (mêle au dit), comme me le proposait Jacques Tréhot... ce souffle, allez savoir ?

Du savoir-faire au savoir-dire du psychanalyste

Albert Nguyên

Texte présenté au FOE Barcelone le 19 novembre 2016

Je vais essayer de développer quelques remarques à propos de cette question du savoir, déclinée pour cette fois d'une autre manière que celle de la supposition de savoir qui est au cœur de la psychanalyse dans le transfert. Or, précisément, la supposition de savoir est le moteur de la production du savoir inconscient, et en définitive les deux termes que j'ai avancés pour cette intervention en résultent, côté analyste, à la fois dans le savoir-faire et le savoir dire, et, côté analysant, avec cette incursion du dire dans les dits. Dans "L'Étourdit", Lacan a montré que cette dimension du dire est de l'ordre du réel, et que le dire supporte les dits dans la cure, il leur ex-siste.

Ce savoir-faire, qu'on peut aisément rattacher à ce qu'on appelle l'expérience du psychanalyste, le savoir du psychanalyste, relève de ce qu'on peut mettre sous l'expression "avoir de la bouteille", équivalant à "avoir de l'expérience", "en avoir vu de toutes les couleurs".

Je crois qu'on peut y opposer ce que Lacan a pu dire par ailleurs, à savoir qu'il ne suffit pas de savoir appuyer sur les bons boutons pour que précisément le savoir advienne et résolve la situation de l'analysant. C'est la critique du psychanalyste fonctionnaire que Lacan a réitérée à plusieurs reprises. Vous savez qu'il ne s'est pas privé de mettre et de remettre les analystes sur la sellette: le fonctionnariat du psychanalyste est une de ses cibles.

D'où d'ailleurs, comme nous allons le voir, il a mis à la question ce savoir-faire, particulièrement dans *Le sinthome*, très intéressant sur ce point: en effet il a décliné le savoir, le savoir-faire et le "savoir y faire", et même ailleurs "savoir-y-être" et le "savoir-entrer", et le sens de chaque formule varie. On peut reporter cette déclinaison sur le ternaire: artisan, artifice, artiste.

Le savoir-faire est du registre de l'artisan, alors que pour l'artiste il y a quelque chose qui va au-delà du savoir-faire. Qu'il y ait pour l'artiste un certain usage de l'artifice, c'est-à-dire du symbolique, on ne peut guère penser sa pratique autrement : l'artiste produit du singulier, de l'unique mais pas sans en passer par l'artifice.

Je crois qu'on peut d'ailleurs, de façon plus légère, décliner l'artisan, dont la production relève d'un certain artisanat, d'un certain bricolage, sur le modèle de l'analysant, et l'artiste sur le modèle de l'analyste, celui qui a dépassé un certain artifice pour en venir à un certain art dans l'interprétation (exemple d'artifice : le dispositif analytique, ou le recours à certaines représentations sociales).

L'art de l'analyste relève de l'art-dire, ce qui est beaucoup plus coton (difficile), l'analyste débutant sa pratique se trouvant bien souvent plus proche de l'artisan (un éléphant dans un magasin de porcelaine, disait Lacan).

Alors, ce qu'on appelle l'expérience de l'analyste, expérience qui est celle de la cure, à laquelle il faut ajouter l'expérience qu'il fait de la doctrine, du savoir analytique établi, et troisièmement l'expérience qu'il fait du savoir acquis de sa propre cure et — c'est surtout cela l'important — les conséquences qu'il a pu tirer de cet accès au réel, qui — faut-il le rappeler — est dans la psychanalyse réel sexuel : il n'y a pas de rapport sexuel.

L'art dire de l'analyste dépend de cette ternarité du savoir, du nœud qui se fait à partir :

- de ce qu'il entend dans les cures qu'il dirige;
- de son élaboration (*Durcharbeitung*) à partir du savoir issu de sa cure ;
- de son rapport à la doctrine analytique. Il y aurait un chapitre à faire sur l'évolution du rapport de l'analyste au savoir de doctrine, j'en donne juste un axe, car la question est à la fois vaste et risquée : le rapport à la doctrine s'éclaircit à la lumière du développement du savoir issu des conséquences que l'analyste tire du savoir de sa cure, au premier rang duquel il faut placer évidemment son rapport au réel et son rapport à la vérité.

Je laisse cette question pour le moment, je pense qu'elle est quelque peu épineuse, mais je suis certain que le travail d'Ecole, s'il est nettoyé de ce que Lacan appelle dans le discours à l'EFP "la production stagnante des psychanalystes", ce pourquoi il attendait des AE un savoir sur les points vifs de la psychanalyse, le travail d'Ecole, à cette condition, peut

contribuer à faire avancer, à élargir le travail de doctrine dont Lacan nous a laissé les sillons prometteurs.

J'ajoute que le dire ne se superpose pas exactement à l'acte car si "l'acte a lieu d'un dire dont il change le sujet", pour autant, il ne peut être assimilé au dire — sauf peut-être à considérer que le dire et l'acte constituent deux modalités de la coupure. En effet le dire peut très bien se présenter comme coupure silencieuse, et même comme épissure, raboutage. Ce qui est clair, et c'est là qu'on peut considérer que le dire et l'acte important, c'est qu'il s'agit de refaire, de réparer le nœud mal fait de la névrose entre le symbolique, l'imaginaire et le réel qui coïncident en leur centre l'objet *a*.

*

J'ai dit dans mon argument ceci, que je rappelle : "Il s'agit que l'analyste ouvre la voie pour son analysant, ce qui ne se peut sans donner de la voix". Que peut vouloir dire "donner de la voix" ?

Donner de la voix équivaut-il à "dire", et dans quelle mesure "donner de la voix" a rapport avec le réel ?

Il faut là reprendre cette question de la voix que Lacan a mis au point en établissant la théorie de l'objet *a*. Il a donné à la voix un statut particulier lié à sa structure différente de celle des autres pulsions, car elle implique cet autre organe qui ne peut se clore, se fermer, l'oreille, de ce fait le trajet de la pulsion se trouve modifié, c'est un aller sans retour.

Dans la cure le psychanalyste est en position de semblant d'objet. C'est dans cette position qu'il peut ouvrir la voie à la mise au jour du savoir analysant, pas sans vouloir... le dire, et ce "le" de "le dire" est de la plus grande importance.

Je vais essayer de vous le faire entendre.

Dans son séminaire *L'Insu...*, qui vient juste après celui sur *Le sinthome*, et dans lequel Lacan introduit "l'une-bévue", et où en novembre il avance la fin de l'analyse selon l'identification au sinthome, il en vient le 21 décembre 1976 à interroger la différence entre savoir et connaissance : "Le savoir-faire est démonstratif en ce sens qu'il ne va pas sans la possibilité de l'Une-bévue. Pour que cette possibilité s'éteigne (cesse de s'écrire) il faut un moyen."

Et il dit : comment distinguer bévue et savoir ?

Il y a "le savoir qu'on sait" et "Une-bévue" substituée au savoir qu'on sait le principe de "qu'on sait sans le savoir". Il fait équivaloir ce "le" non pas à un savoir, mais au *fait de savoir*, et il ajoute : "C'est bien en quoi l'inconscient prête à la bévue."

Vous aurez noté qu'il utilise cette expression "on sait" qu'on retrouve la même année dans la "Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI*" : "On le sait soi" [AÉ, 571), de l'esp d'un laps, qu'il conclut d'un "qu'on est dans l'inconscient" (inconscient réel).

C'est à partir de là que l'expression savoir y faire que Lacan a amenée avec le savoir et le savoir-faire prend sens. Savoir y faire n'a pas le même sens que savoir-faire, la différence dit Lacan c'est que pour le savoir y faire, on ne prend pas la chose en concept. Ceci lui permet d'ajouter le 15 février 1977 le rapport du savoir à l'inconscient du "on le sait soi" : "L'inconscient est une entité que j'ai essayé de définir par le symbolique mais qui n'est en

somme qu'une entité de plus. Une entité avec laquelle il s'agit de savoir y faire. Savoir y faire n'est pas la même chose qu'un savoir. L'inconscient est ce qui fait changer, ce qui réduit le sinthome."

Par exemple, il fait remarquer que dans le titre du séminaire, "L'Insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre", s'aile c'est elle, et elle ou il c'est l'inconscient, porteuse (porteur) de savoir.

J'attire votre attention sur ce qu'il en conclut et qui me semble parfaitement illustrer, donner du poids, aussi bien à "ce qu'on sait sans le savoir" et "on le sait soi", qu'on est dans l'inconscient (c'est en cela que si l'inconscient est un savoir, comme il dit dans les *Non-dupes errent*, à la fin du séminaire, c'est un savoir emmerdant, et il est emmerdant parce qu'il s'agit d'un type de savoir particulier, d'un savoir qu'on sait mais qui ne dit pas son nom. Je le cite : "L'inconscient sait, dans l'absolu et seulement dans l'absolu, *il sait que je sais ce qu'il y avait dans la lettre* (j'ajoute : dans la lettre d'amour du *Séminaire XX, S(A)*), *mais que je sais tout seul*", puisqu'en effet il n'y a pas d'Autre de l'Autre. "En réalité *il ne sait donc rien, sinon que je le sais*, mais ce n'est pas une raison pour qu'on le lui dise." (Et ce n'est pas non plus une raison pour ignorer "qu'on sait").

Je dois dire que j'ai découvert ça en travaillant pour cette intervention et que j'ai enfin saisi les deux faces de l'inconscient : si pour une part l'inconscient se saisit dans les formations de l'inconscient, pour l'autre, inconscient réel, il ne peut se saisir que de ce dire "qu'on sait" qui équivaut au "qu'on le sait", savoir sans savoir déterminé, sans savoir de l'ordre du symbolique, j'irais jusqu'à dire savoir impossible et en cela réel. D'un côté, il y a ce savoir du symbolique qui se dit, qui peut passer au dit et, de l'autre, ce savoir qui ne passe pas au dit, de l'ordre de la lettre qui s'écrit et qui est donc de l'ordre d'un-dire. (Je vous prie de m'excuser pour l'aridité de mon propos mais je pense que cette différence est capitale pour l'analyse et pour les psychanalystes.)

L'inconscient comme réel, l'inconscient réel est lui aussi marqué de l'impossible : voilà la conséquence majeure d'"Il n'y a pas de rapport sexuel".

Tout cela n'est pas sans conséquence pour la pratique de l'analyse, où il s'agit de dire. Et dire implique la voix. On ne peut pas parler de savoir dire sans prendre la voix en considération, cette voix dont Lacan a fait l'objet *a* par excellence.

Pour celui qui se pose en analyste, il y a toujours à écouter, avant même de pouvoir entendre le lien très fort entre la voix et la langue. Il s'agit d'écrits, certes, mais justement ils sont entendus comme voix, et, qui plus est, uniques, ce qui donne une indication quant au champ que couvre la voix : chacune porte un dire.

Il y a donc toujours à écouter, sans pour autant tomber dans l'hypocondrie de l'écoute, pour la cueillette du dire au cœur de ce qui se dit ou s'écrit.

*

Les dernières lignes des Poèmes de Samuel Wood de Louis-René Desforêts¹² sont une invite à cette écoute :

12. Desforêts, Louis-René. Poèmes de Samuel Wood. In *Œuvres complètes*. Paris : Gallimard, coll. Quarto ; 2015, p. 1003.

*“Si faire entendre une voix venue d’ailleurs
Inaccessible au temps et à l’usure
Se révèle non moins illusoire qu’un rêve
Il y a pourtant en elle quelque chose qui dure
Même après que s’en est perdu le sens
Son timbre vibre encore au loin comme un orage
Dont on ne sait s’il se rapproche ou s’en va.”*

En effet, si on écoute, c’est parce qu’il y a quelque chose à entendre, non explicite dans les dits pourtant nécessités, mais qui cherche à passer la barre de la surdité. Qu’est-ce qui s’entend entre les lignes, entre les phrases et entre les mots ? Qu’est-ce qui cherche à se faire entendre ?

Lacan a été tout au long de son enseignement l’exemple vivant de ceci. Et le livre de Claude Jaeglé, *Portrait silencieux de Jacques Lacan*¹³, le met particulièrement en évidence. Qui n’a pas espéré, voulu, rêvé de se faire entendre en parlant ? L’affaire est malaisée.

La voix de Lacan, si particulière, si scandée, tantôt si douce, tantôt tonitruante, tantôt mangée par le silence, tantôt colère, tantôt suspendue, hésitante, soupirante, jamais fluide bien que parfois précipitée... et on pourrait prolonger la série de qualificatifs que je résume par : omniprésente (encore que la transcription officielle du *Séminaire* l’étouffe singulièrement), telle est sa caractéristique. On peut opposer à cette inflation de la voix au *Séminaire* la relative discrétion des travaux que Lacan a consacrés spécifiquement à la voix, mais il faut en revanche appuyer sur l’insistance, voire l’acharnement, que met Lacan à vouloir se faire entendre, il faut bien dire le plus souvent sans y parvenir, ce qu’il ne se prive pas de signaler.

“Hörst-du”, “ententu”, écrit Paul Celan, lui-même assez sûr de ne pas l’être, entendu, en tout cas pas de Heidegger.

Que voulait-il faire entendre, Lacan, au-delà du contenu de son séminaire qui le faisait se plaindre abondamment de ne pas l’être, entendu ? Voulait-il seulement faire passer cette pulsion, “se faire entendre”, ou encore avait-il la certitude de ne pas l’être, d’où ses fréquentes colères ?

Je pense, au-delà de ces hypothèses, qu’il essayait de faire passer “kekchose” qui tient à la transmission de la psychanalyse, transmission pour laquelle le tout-mathème a échoué, et les nœuds ont plongé ses auditeurs et lecteurs dans une certaine perplexité : ce qu’il essayait de faire passer n’est autre que le désir du psychanalyste qui faisait son obstination.

*

Désir donc de se faire entendre : que devient la pulsion une fois le fantasme fondamental traversé ? Lacan a donné en acte la réponse à sa question : il a fait de la voix l’objet qui y répondait.

13. Jaeglé, Claude. *Portrait silencieux de Jacques Lacan*. Paris : P.U.F. ; 2010.

“Les pulsions, c’est l’écho dans le corps du fait qu’il y a un dire. Ce dire pour qu’il résonne, qu’il consonne, autre mot du sinthomadaquin, il faut que le corps y soit sensible. Qu’il l’est c’est un fait. C’est parce que le corps a quelques orifices dont le plus important est l’oreille, parce qu’elle ne peut se boucher, se clore, se fermer. C’est par ce biais que répond dans le corps ce que j’ai appelé la voix.” (S23, 17)

Pour ma part j’entends sur cette question de la voix de Lacan une leçon, sa leçon sur le désir de l’analyste, dont je note qu’il ne souffre aucune définition. En revanche, Lacan parle en mettant en acte ce désir, montrant en quelque sorte l’acte analytique. Dans cet acte de Lacan s’entend ce pourquoi il a pu dire dès la “Proposition...” de 1967 que l’analyste “se voit devenir une voix” (AÉ, 254), à compléter du célèbre “Je fonde, aussi seul que je l’ai toujours été” de son Ecole. J’en déduis une conception de la voix comme voix de solitude, comme nécessité de la poser, la voix, de la placer, de la trouver et à cela l’expérience analytique répond : l’acte se passe de l’Autre, et c’est précisément parce qu’il s’en passe qu’il devient possible d’en entendre d’autres, au-delà de l’écran du fantasme.

C’est là toute la question.

Lacan nous donne dans la “Proposition...” deux exemples de fin d’analyse qui convergent sur un point : la chute du sujet supposé savoir, dont la modalité est le détachement.

L’un “a trouvé la clef du monde dans la fente de l’impubère”. A la fin, l’analyste n’a plus “à en attendre un regard, mais il se voit devenir une voix”. Et l’autre, qui traverse le journal derrière lequel son géniteur “abritait le champ d’épandage de ses pensées” (AÉ, 254), ce qui “renvoie au psychanalyste l’effet d’angoisse où il bascule dans sa propre déjection”.

Comment entendre ce “se voit devenir une voix” ? Je note que l’analyste n’a plus à attendre un regard, l’objet privilégié du fantasme de l’analysant, fantasme que justement il traverse et que l’analyste jusque-là soutenait. Mais, et c’est le point : il se voit devenir une voix. La clef se trouve dans la conclusion du deuxième cas, la “bascule dans sa propre déjection”. L’analyste renvoyé à son dés-être, guenille, résidu laissé pour compte par l’analysant. Fin de l’analyse.

Deux remarques :

- la première : “se voit devenir une voix” signifie un regard qui se détache pour laisser place à ce qu’on peut interpréter comme pulsion invocante. Il se produit donc dans la cure un mouvement qui concerne les deux partenaires de l’analyse. Car il faut mettre l’accent sur le fait que ce “se voit” n’a rien à faire avec la vision. C’est un “se voit” logique, de l’ordre de “je vois la solution”, “je vois ce que vous voulez dire”, qui n’implique aucune vision mais qui introduit un temps, une temporalité par déduction logique ;

- la deuxième, qui s’en déduit : il faut alors compléter la formule “se voit devenir une voix” par “le temps qu’il faut pour le dire”, dont Lacan, dans *Les non-dupes errent*, fait la structure même de la voix. Le maniement de l’objet voix, comme de tous les objets *a*, d’ailleurs, est lié au temps.

Je remarque que ce temps traversant est temps d’éjection de l’analyste : la traversée du fantasme ne concerne pas le seul analysant, mais les deux partenaires, et je vois là une occurrence de ce qui a pu faire dire à Lacan que le psychanalyste a horreur de son acte qui le laisse sur le carreau. C’est sans doute aussi pourquoi il a pu qualifier l’objet *a* de saloperie. Si pour l’analysant la fin de l’analyse “octroie des libertés”, il est clair que pour l’analyste la fin d’une analyse n’est pas drôle, mais il est vrai aussi qu’il doit avoir dans sa propre cure pris la mesure de ce qui l’attend dans sa pratique d’analyste. Être réduit à petit *a* implique

de ne plus pouvoir se soutenir d'aucune image. De là à penser que les analyses peuvent durer, durer sans qu'on en voie le bout du fait de quelque malfaçon du désir de l'analyste, il n'y a qu'un pas... (je laisse ça en suspens)

Si je puis dire, l'introduction de la voix fait tendre l'oreille, parce qu'il y a quelque chose à entendre, "l'altérité de ce qui se dit". Il dit cela après avoir introduit le *chofar*, cette corne de bouc dans laquelle on souffle lors de certaines fêtes juives pour que le peuple se souvienne, pour la souvenance du pacte, et chaque fois qu'il s'agit de renouveler l'Alliance. Lacan le nomme, ce son, "le mugissement de Dieu", le *chofar* est assimilé à la voix de Dieu.

Lacan a indiqué la structure temporelle : la voix c'est "le temps qu'on met à dire quelque chose", "la voix c'est la scansion avec laquelle tout ça je vous le raconte", écho de l'expression de Radiophonie : "C'est le temps qu'il faut pour se faire à être."

Je redonne le passage de Lacan : "Il y a quelque chose comme ça qui est lié au temps que *je mets à dire les choses*, puisque l'objet petit *a* est lié à cette dimension du temps. C'est complètement distinct de ce qu'il en est du dire." (S21, 9 avril 1974). Et d'insister : "Le dire, c'est pas la voix, [...] par contre ce n'est pas l'écrit non plus." Le dire, l'écrire et la voix sont noués par le temps ou encore le silence noue la voix, le dire et l'écrit. La voix ne borborygme pas, elle borroméanise.

Reste à savoir de quel silence il est question : assurément de ses deux formes, "*silet*" et "*tacere*"; mais il est surtout question de *silet* car *tacere* laisse toujours la possibilité de lever ce silence en prenant la parole, alors que *silet* renvoie à un impossible, à un réel.

*

En un mot, la voix comme objet n'est pas réductible au son, au timbre, à la phonation, au bruit, elle a beaucoup plus affaire avec la séparation, le cessible, et le silence. A-t-elle à voir avec l'écriture ?

Lacan, qui se plaignait sans cesse de ne pas être entendu alors qu'une foule de gens l'écoutaient, a introduit dans cet "entendre" ces différents niveaux : en clair, il ne s'agit pas de la seule capacité physique mais que l'intention de dire ne saurait être négligée.

La dit-mension de dire n'est pas tant capitale du fait de cette intention, que du fait que celui qui écoute entend autre chose que ce que le sujet veut dire : un savoir qui ne se sait pas ou que le sujet ne sait pas qu'il sait, ce "pédicule de savoir" qui est l'inconscient. L'expérience analytique montre que, quelle que soit l'intention de dire, ce qui est dit est toujours décalé ; c'est ce que nous appelons l'inconscient, qui se met en travers de l'intention pour laisser passer quelques irrégularités de langage, comme dit Sollers à propos de Joyce : lapsus, mots d'esprit, fautes grammaticales ou syntaxiques. Or, ce sont précisément ces irrégularités qui constituent le "ça" dans "il vaut mieux entendre ça que d'être sourd".

Mais au-delà des jeux de signifiant, du côté de l'analyste, le plus important est d'entendre ce qui n'est pas dit, ou ce qui se dit sans que le sujet le sache, et, du côté de l'analysant, ce qui est à entendre suppose de ne pas s'écouter parler, car s'écouter parler incontestablement empêche de s'entendre. Ce qui est à entendre côté analysant suppose de tirer la conséquence des dits : prendre acte, n'est-ce pas le plus difficile tout au long de l'analyse, et ce pourquoi Lacan avait un temps indiqué que la fin de l'analyse survenait lorsque l'analysant cessait de se contredire à tout bout de champ ?

Ce qui s'entend, et le "qu'on dise..." le met en valeur, c'est la dimension du dire au-delà des dits. C'est ce dire qui fait réson... pour peu qu'il soit entendu, effectif. Et si ça résonne, c'est parce que le corps y est impliqué, le corps et ses orifices.

Je ne détaillerai pas tout ce que Lacan a pu dire de la voix au cours de son *Séminaire*, tout juste pointer le *Séminaire X* et l'angoisse, le *XI* et la pulsion invocante qui introduit un changement capital, un nouveau tracé de la pulsion, le *XVII* et la voix comme soutien du périnée des astronautes dans l'espace, le *XXIII* et la question d'une transmission qui ne passe plus par le Nom-du-Père mais par la fonction de phonation dans le cas Joyce, auxquels on peut ajouter "Subversion du sujet et dialectique du désir" dans les *Écrits* et "L'Étourdit" des *Autres écrits*. Notons d'autre part l'excellent article d'Erik Porge dans le n° 32 de la revue *Essaim* et ce que ses livres *Voix de l'écho* et *Le ravissement de Lacan* apportent sur ce trajet d'aller sans retour de la pulsion invocante.

A la page 490 des *Autres écrits*, dans "L'Étourdit", Lacan écrit : "Ce dire ne procède que du fait que l'inconscient, d'être structuré comme un langage, c'est-à-dire lalangue qu'il habite, est assujéti à l'équivoque dont chacune se distingue. Une langue entre autres n'est rien de plus que l'intégrale des équivoques que son histoire y a laissées persister. C'est la veine dont le réel [...] y a fait dépôt au cours des âges."

Citation à connecter à cette autre — lalangue précipite dans la lettre/écriture, vif écho de "Lituraterre" : "Entre centre et absence, entre savoir et jouissance, il y a littoral qui ne vire au littéral qu'à ce que ce virage, vous puissiez le prendre le même à tout instant. C'est de ça seulement que vous pouvez vous tenir pour agent qui le soutienne." (AÉ, 16)

Comment ça opère ? Par le ravinement, par les sillons creusés, par les traits qui laissent trace des passages de la langue : "L'écriture est dans le réel le ravinement du signifié, ce qui a plu du semblant en tant qu'il fait le signifiant."

Et mettons l'accent sur la phrase suivante : "Elle ne décalque pas celui-ci, mais ses effets de langue, ce qui s'en forge par qui la parle." (AÉ, 17)

La voix, en cela elle touche au réel, est un impossible à dire, un impossible au cœur de ce jeu des dits au dire qu'ils cernent. Altérité de ce qui se dit, elle est, comme objet *a*, a-phoné.

Car ces dits sont scandés, la voix est ce trait de scansion, trait d'écriture qui fait entrer dans sa structure la temporalité.

C'est en quoi, si, pour une part, sa part organique, la voix résonne, a un timbre, peut crier, peut "phoner" à l'autre, peut faire écho, pour une autre part la voix a partie liée avec ce qui s'écrit silencieusement, la lettre. La voix a "si-phoné" l'Autre pour laisser advenir le poème où s'entend le chant, la voix comme cause du désir : preuve du lien de lalangue à la lettre et à l'inconscient.

En cela elle est singularité, trait d'humanité qui fait qu'une voix, certes, peut s'imiter, mais n'est en réalité à nulle autre pareille. Elle est différence absolue, ce qui fait le style de chacun. Une analyse menée à son point sinthomatique peut y atteindre. Et en prendre acte ouvre à la série des conséquences, en particulier dans la conduite des cures et bien sûr dans la vie où quelques événements, indices du réel, peuvent se produire, par exemple l'amour qui est un dire-événement.

Et si Lacan a si peu parlé de "sa" voix, c'est précisément parce que la fonction "cause du désir" de la voix ne souffre aucun commentaire pour un sujet donné, ce qui en est attendu, entendu se vérifie en acte, cet acte analytique que Lacan a dits "inventé", au même titre que l'objet *a* et le réel.

Si chacun est déterminé par une version du père, Lacan y a ajouté sur la fin une version de la voix pour chacun, qui va au-delà du Nom-du-Père.

La voix de l'acte, la voix pour l'acte, est la seule voie à emprunter pour un psychanalyste qui a fait l'expérience du silence réel. C'est dans la mesure où l'analyste a pu "faire rentrer son désir dans sa voix" qu'il a chance de pouvoir entrer dans la fréquence de la langue de son analysant.

Les avènements du réel et le psychanalyste

Xe Rendez-vous de l'Internationale des Forums du Champ lacanien

L'école et les discours,

“Quelle joie trouvons-nous dans ce qui fait notre travail ?”

VIe Rencontre internationale de l'École de Psychanalyse des Forums du Champ lacanien (IF-ÉPFCL)



Présentation du thème du Rendez-vous de l'IF

Vingt ans se seront écoulés depuis la création de l'Internationale des Forums du Champ Lacanien suite à l'initiative lancée à Barcelone en juillet 1998, nouvelle marche qui, suivant le chemin tracé par Sigmund Freud et Jacques Lacan, est apparue comme mouvement de contre-expérience dans le but de créer une École de psychanalyse, laquelle est effectivement née en 2001.

Vingt ans plus tard, nous nous rencontrerons à nouveau à Barcelone, ceux-ci et beaucoup d'autres, à l'occasion du Xe Rendez-vous international de l'IF-EPCL et de la VIe Rencontre internationale d'École. Nous disposons de l'essentiel : l'impulsion du désir de la communauté internationale, l'implication des Forums de Barcelone et du reste de l'Espagne pour que son organisation arrive à bon port, et le titre du rendez-vous, qui va donner pendant ce temps son axe au travail de la communauté.

Les avènements du réel et le psychanalyste. Un titre énigmatique par sa sémantique d'« avènement », par son pluriel — pluralité de la diversité des éléments de ce qui est réel, ainsi que pluralité de ses différentes acceptions, depuis « ce qui revient toujours à la même place » en faisant obstacle au bien-être, jusqu'au réel de ce qui peut déborder — ; énigmatique aussi par la relation complexe entre ses deux termes, la dépendance du second par rapport au premier, mais non seulement cela...

Si, comme l'affirme Lacan dans « La troisième », le futur de l'analyse dépend de ce qui advient de réel, et non l'inverse, quelles conséquences de ces avènements — soutenus par le discours scientifique — pour les liens sociaux et en particulier pour le discours analytique, celui qui soude l'analysant à la paire analyste-analysant ?

Un titre donc qui nous fait question, qui nous maintient éveillés, un titre que va nous faire travailler. Il n'y a pas d'avènement de réel qui ne vienne pas tronquer l'illusoire et souhaitée expérience de continuité dans le parlêtre, qu'il s'agisse du traumatisme de l'Autre comme constituant, ou du réel de la jouissance du corps, celui de l'accident, ou de ce que produit l'avancée de la science. C'est dire que tout avènement du réel implique un effet, effet immédiat qui est d'affect — l'angoisse —, ou effets plus silencieux, incalculables, qui diffusent dans le social et dont nous constatons qu'ils ne cessent pas de produire de nouvelles ségrégations. Il n'est pas entre les mains du psychanalyste de réduire les avènements du réel ; le psychanalyste peut répondre, il peut, nous dit Lacan, le contrer.

Rosa Escapa et Ramon Miralpeix, coordination générale de la Commission d'organisation

Commission scientifique

Sandra Berta, Rithée Cevasco, Diego Mautino, Silvia Migdalek, Patricia Muñoz, Susan Schwartz, Colette Soler.

Commission d'organisation

Rosa Escapa et Ramon Miralpeix (coordinateurs), Jacqueline Ariztia, Jorge Chapuis, Carmen Dueñas, Ana Martínez, José Sánchez, Teresa Trías.

Informations

Téléphone : +34 683 576 111

rosaescapa@gmail.com

miralpeix@copc.cat

Lieu

Centre de Congrès International de Barcelone (CCIB) : <http://www.ccib.es/>

*

Présentation du thème de la Rencontre internationale de l'IF-ÉPFCL

« ...Il y a pour vous — vous devriez le vouloir — une autre façon de passer votre révolte de privilégié : la mienne par exemple. Je regrette seulement que si peu de gens qui m'intéressent, s'intéressent à ce qui m'intéresse. »

J. Lacan, Ornicar n° 49, p. 7.

La fondation par Lacan de son École de psychanalyse s'inscrit dans une histoire des discours. C'est cette dernière qui lui confère sa place dans l'espace social, et lui assigne ses tâches.

Certes, la fondation par Lacan de son École est de fait antérieure à son écriture des mathèmes des discours. Mais elle ne l'est pas dans son effort de rendre compte de l'expérience analytique par un discours inédit jusqu'à Freud. Son apparition a répondu à une réalité elle-même inédite, une forme du symptôme devenue intraitable. En effet, le symptôme ne date pas de Freud, il est corrélatif de l'existence même de la parole. Encore a-t-il fallu pouvoir le reconnaître comme tel, pour pouvoir en éclairer rétrospectivement les avatars historiques.

Ainsi, le discours du maître et celui de l'hystérique sont solidaires dans leur affrontement. L'ordre signifiant impose cette division, qui répond à une coupure sans remède entre le représentant et le représenté. Du coup, le discours du maître, qui repose sur le consentement à l'Un qui s'excepte, ne va jamais sans la part d'ombre du sujet, dont se pare l'hystérique pour le compléter.

Ces deux ont suffi un temps à ordonner le monde, mais devant la décomposition de l'empire de l'Un, le maître, pour continuer à parler au nom de tous, a dû se réfugier derrière le savoir.

Le discours universitaire est donc une « régression » au regard de l'effort de vérité auquel appelle l'hystérie. Le sujet s'y retrouve coupé de la vérité, dans une souffrance devenue inarticulable et donc inaudible. Ainsi délégitimée, elle s'est faite plus criante à mesure que la science, devenue celle du calcul comptable, effaçait les interlocuteurs possibles, prêtre et médecin.

C'est alors qu'un nouvel interlocuteur est né au sujet, le psychanalyste bien sûr. Pâtissant comme l'hystérique des violences du nouveau maître, il a su l'entendre, et lui restituer sa raison.

Le projet de Freud a été de rendre les nouvelles violences de la civilisation plus supportables, voire de les atténuer. Nous pouvons dire qu'il a réussi à changer le regard de son époque sur le genre humain, ses motivations et ses réalisations, suscitant ainsi des attentes peut-être démesurées. Aujourd'hui, le discours du marché triomphant défait toujours plus les liens traditionnels.

En réaction, Lacan n'a jamais promu au nom de Freud un idéal du collectif, il a insisté au contraire sur le lien du un par un, mais il a néanmoins fondé l'École. Un collectif donc, qu'il voulait inédit, à la mesure de la nouveauté du discours analytique, intégrant ses acquis dans son fonctionnement, jusqu'à la sélection et la garantie des analystes.

Ce souci de cohérence visait non seulement son fonctionnement interne, mais aussi la fonction qu'il assignait à la psychanalyse : une opération contre le malaise dans la civilisation, dont l'École devait être la base. Mais qu'elle soit de défendre et de préserver son champ, ou d'en conquérir un plus vaste, qu'elle se limite à la perpétuation de l'expérience ou qu'elle veuille peser sur les choix de la cité, il lui faut pouvoir se faire entendre comme recours.

Or le malaise contemporain nous est connu : la soif du manque à jouir. En effet, l'originalité du discours capitaliste, saluée par Lacan comme une performance, est de proposer lui-même son propre traitement, dans une course sans fin. Qu'ils le sachent ou non, les sujets qu'il détermine y sont pris. Comment alors le discours analytique peut-il leur faire signe d'une solution autre ? Pourquoi vouloir renoncer à la soif du manque à jouir et ses tourments enivrants, et au nom de quoi ?

Il est clair que nous sommes aujourd'hui dans un moment particulier de la psychanalyse, et les modèles nous manquent pour y répondre. Après avoir suscité une crédulité presque béate chez les faiseurs d'opinion, elle est à nouveau l'objet d'une forte suspicion sinon d'un rejet, pour charlatanisme. Au regard des méthodes basées sur la chimie des interactions moléculaires et des statistiques, le neuro-comportementalisme lui dispute sa place sur le marché.

L'appel à l'intervention du psychanalyste pâtit bien sûr de cette dévaluation.

D'où quelques questions :

- qu'est-ce qui dans notre fonctionnement d'École relève avec pertinence de chacun des discours ?

- comment dans l'École contrôlons-nous nos processus de sélection et de garantie, comment les situons-nous dans l'ordre des discours, étant entendu qu'aucun ne va sans les trois autres avec lesquels il ferme la ronde ordonnée du désir ?
- comment y intervient le cinquième discours, du capital, qui défait cette ronde pour s'imposer seul ?
- comment la psychanalyse peut-elle offrir de traiter les impasses du sujet, si le discours contemporain se soutient de n'en admettre aucune ?
- entre repli monastique, avec sa menace de fragmentation, et imposture vouée à la rétorsion collective, quelles stratégies adopter pour entretenir la reconquête du champ freudien, et lacanien ?

Marc Strauss, le 2 septembre 2017

La VIe Rencontre internationale d'École aura lieu le 13 septembre 2018, à Barcelone, avant le Rendez-vous de l'IF, les 14 et 15 septembre.

Le CAOÉ et le CIG 2016-2018 se chargeront de l'établissement du programme.

La veille, le 12 septembre 2018, de 16h à 20h, le quatrième Symposium sur la passe réunira les deux derniers CIG, les secrétariats de la passe correspondants et les passeurs ayant exercé durant cette période, pour une réflexion sur le fonctionnement du dispositif.

*

Programme

- 12 septembre 2018 : Symposium sur la passe
- 13 septembre 2018 : Rencontre internationale d'école
- 14 & 15 septembre 2018 : Rendez-vous de l'IF
- 16 septembre 2018 : Assemblées

Tarifs

	tarif plein			étudiants et moins de 28 ans		
	rencontre d'École	rendez-vous	les trois jours	rencontre d'École	rendez-vous	les trois jours
avant le 28/04/2018	140 €	240 €	280 €	70 €	120 €	140 €
jusqu'au 13/09/2018	160 €	290 €	330 €	80 €	150 €	170 €

*

Le CIG 2016-2018 remercie tous les collègues de toutes les langues qui ont contribué au travail de traduction. Sans cet important effort collectif, il serait impossible de publier périodiquement nos débats sur l'École et ainsi d'en faire vivre la dimension internationale.

Traducteurs

En langue espagnole :

Clara Mesa, Juan Guillermo Uribe, Beatriz Zuluaga, Rosa Escapa, Isabelle Cholloux, Lina Velez, Francisco José Santos Garrido, Lydie Grandet.

En langue italienne :

Maria Luisa Carfora, Maria Eugenia Cossutta, Piero Feliciotti, Antonella Gallo, Roberta Giacché, Patrizia Gilli, Antonia Imparato, Elisa Imperatore, Paola Malquori, Diego Mautino, Vittoria Muciaccia, Eva Orlando, Maria Domenica Padula, Silvana Perich, Ambra Proietti, Marina Severini, Cristina Tamburini, Francesca Tarrallo.

En langue portugaise :

Glaucia Nagem, Elisabeth da Rocha Miranda, Fernanda Zacharewicz, Cicero Oliveira, Dominique Fingerman, Leonardo Pimentel, Maria Claudia Formigoni, Luiz Guilherme Mola, Tatiana Assadi, Elisabeth Saporiti, Sandra Berta.

En langue française :

Lina Velez, Isabelle Cholloux, Elisabete Thamer, Susan Schwartz, Xabier Oñativia Bagüés, Ana Alonso, Devra Dimiu.

En langue anglaise :

Chantal Degril, Esther Faye, Deborah McIntyre, Sara Rodowicz-Slusarczyk, Susan Schwartz, Devra Simiu, Barbara Shuman.

Table des matières

EDITORIAL	3
JOURNEES EUROPEENNES D'ECOLE, BARCELONE, 21 & 22 JANVIER 2017, LE SAVOIR DU PSYCHANALYSTE ET SON SAVOIR-FAIRE	3
Intervention des deux AE nommées en février et en novembre 2017	
<i>Chemin faisant</i> , Marie-Noëlle Jacob-Duvernet, Angers, France	4
<i>Une psychanalyse ne peut pas tout</i> , Elisabete Thamer, Paris, France	8
Autres interventions	
<i>Les accidents du psychanalyste</i> , Marc Strauss, Paris, France	10
<i>Interpréter, un savoir-faire ?</i> , Patrick Barillot, Paris, France	13
<i>L'opérateur analytique</i> , Françoise Josselin, Paris, France	16
<i>Savoir et savoir-faire dans la psychanalyse</i> , Colette Soler, Paris, France	17
<i>"Il saura se faire une conduite..."</i> , Gladys Mattalia, San Miguel de Tucuman, Argentine	24
<i>De quel savoir s'agit-il</i> , Cora Aguerre, Vigo, Espagne	26
<i>"Savoir-y-être" ?</i> , Camila Vidal, Vigo, Espagne	29
AUTRES TEXTES	
<i>La transmiss(i)on de la psychanalyse</i> , Marie-Annick Le-Port Gobert, Vannes, France	33
<i>Du savoir-faire au savoir-dire du psychanalyste</i> , Albert Ngûyen, Bordeaux, France	37
LES AVÈNEMENTS DU RÉEL ET LE PSYCHANALYSTE L'ÉCOLE ET LES DISCOURS	
Présentation du thème du rendez-vous de l'IF	45
Présentation du thème de la Rencontre internationale de l'IF-EPFCL	46
Programme – Tarifs	48
REMERCIEMENTS AUX TRADUCTEURS	49
TABLE DES MATIERES	50